

Revue d'histoire culturelle

XVIIIe-XXIe siècles

6 | 2023

Nouvelles approches de l'histoire culturelle italienne. Imaginaires, cultures politiques, cultures de masse



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhc/3513>

ISSN : 2780-4143

Éditeur

Association pour le développement de l'histoire culturelle

Référence électronique

Revue d'histoire culturelle, 6 | 2023, « Nouvelles approches de l'histoire culturelle italienne. Imaginaires, cultures politiques, cultures de masse » [En ligne], mis en ligne le 30 mars 2023, consulté le 02 août 2023. URL : <https://journals.openedition.org/rhc/3513>

Légende de couverture

Soldats posant parmi les monuments funéraires de Ghirza

Crédits de couverture

Photothèque du Museo coloniale

Ce document a été généré automatiquement le 2 août 2023.

SOMMAIRE

Introduction

Présentation du n°6

Evelyne Cohen et Pascale Goetschel

Epistémologie en débats

L'écriture de soi des historiennes et des historiens

Peut-on parler d'un espace auto-biographique ?

François Dosse

La visite de chantier. Entretien

Entretien réalisé par Avner Ben-Amos et Jean-Charles Geslot
Patrick Garcia

L'écriture de soi des sociologues

Jean-Philippe Bouilloud

Les autobiographies des historiens aux États-Unis au XXI^e siècle

Un changement de conjoncture ?

Jeremy D. Popkin

Istinéraires : les itinéraires de chercheurs israéliens

Avner Ben-Amos

Ego historicus. Quand historiens et historiennes se racontent. France, XX^e-XXI^e siècles

Isabelle Lacoue-Labarthe

Dossier

Où en est l'histoire culturelle de l'Italie contemporaine ?

Fabien Archambault, Virgile Cirefice et Carlotta Sorba

Risorgimento et identité nationale : une histoire toujours en chantier

Hors-la-loi à l'italienne : le brigand comme patriote du Risorgimento ?

Giulio Tatasciore

Brodeuses d'Italie. Le drapeau tricolore et les fleurs de lys chez quelques couturières du Mezzogiorno (1849-1860)

Christopher Calefati

Fastes et fureurs de l'orientalisme (Italie, XIX^e-premier XX^e siècle)

Marie Bossaert

The myth of the “Gothic Queen” between tradition and modernization
Siena's pursuit of an identity blending “small hometown” and “great homeland” (1800-1945)
Saverio Battente

« *Chœur des esclaves* » et politique : dépasser la controverse
Antonin Durand

Figures d'intellectuels

Entre physiologie et pathologie mentale. Les rêves de Cesare Lombroso
Maddalena Carli

Les conférences à l'étranger pendant le fascisme (1922-1936) : nouvelles pratiques culturelles, nouvelles pratiques politiques
Claire Lorenzelli

Histoire coloniale et mémoires du colonialisme

Ruines de Libye. Le regard sur les antiquités dans la propagande coloniale italienne (1911-1937)
Simona Troilo

« *Quelle que soit la raison pour laquelle ils ont péri* ». Commémoration des soldats morts au front et mémoire du colonialisme au Sacrario dei caduti d'Oltremare de Bari
Valeria Deplano

A repository of colonial intervisuality and memory: the Colonial Museum in Rome
Beatrice Falcucci

Culture de masse et politique

La culture dans l'histoire des relations italo-soviétiques : objets, périodes et processus
Stefano Pisu

« *On ne plaisante pas avec l'atome !* » Imaginaires nucléaires et représentations visuelles dans la presse enfantine italienne de la première phase de la Guerre froide
Giulio Argenio

Les mémoires des autres : les traductions italiennes des textes de mémoire allemands et anglo-américains sur la Seconde Guerre mondiale (1945-1968)
Daniele Pipitone

Varia

L'ornement des sages. Parler d'écriture à la veille des Guerres de l'Opium (années 1820)
Première partie
Pablo A. Blitstein

Restaurer, conserver, préserver : incendie et restauration de la cathédrale de Chartres (1836-1840)

Une mémoire fragile et sélective
Claire Depambour

Il Paradiso : un ersatz de la Villa Médicis (1940-1944). Matériaux pour une histoire

Gwenaële Rot et François Vatin

Georgia O'Keeffe: A New Entrant in the French Love Affair with the American West

Lara Cox

Des sensibilités aux mentalités, des mentalités aux sensibilités

Une histoire en quête de nom
Stefan Lemny

Atelier de la recherche

Composer avec les filles : la mixité à l'École des beaux-arts de Nancy (1888-1910)

Lylia Étienne

Rayonner sur la scène internationale par la culture : le cas de la présence japonaise à l'UNESCO (1988-1999)

Chloé-Alizée Clément

Fictions

La pièce de théâtre The Great Debate de Mrinal Mathur (2018) et la gestion de l'héritage musulman en Inde

Ada Lipman

Varsovie 83, une affaire d'État (Jan P. Matuszyński, 2021) : l'Histoire en direct ?

Garance Fromont

Troubles dans le genre : l'intégration du récit historique dans la sitcom à travers l'étude de la série Derry Girls

Louise Gerbier

Médias et écritures de l'histoire

RUS~Med. Écrire les biographies multiples d'une institution à l'ère des humanités numériques, et bien plus encore

Christian Bonah et Ludovic Strappazzon

Actualités

Transmission et création d'une culture européenne commune : la Fabrique des Héros

Chaire Jean Monnet FABER
Morgane Chaignon

Compte rendu du colloque The Broken Mirror: Christine and the Queens and Global Frenchness (20 octobre 2022)

Timothy Lomeli

Comptes rendus

Joël Laillier et Christian Topalov, Gouverner la science. Anatomie d'une réforme (2004-2020)

Marseille, Agone, coll. « L'ordre des choses », 2022
Christophe Charle

Peter Burke, Qu'est-ce que l'histoire culturelle ?

Paris, Les Belles Lettres, 2022
Jean-Charles Geslot

Jessica Kohn, Dessiner des petits mickeys. Une histoire sociale de la bande dessinée en France et en Belgique (1945-1968)

Éditions de la Sorbonne, coll. « Histoire contemporaine », Paris, 2022
Paul Boulland

Geraldine Biddle-Perry (dir.), A Cultural History of Hair

Bloomsbury Academic, Londres, 2019, 6 volumes
Jean-Pascal Daloz

Roxane Hamery, Des écrans pour grandir. Films et séances cinématographiques pour la jeunesse (années 1910-1970)

Paris, AFRHC, 2022
Claire Daniélou

Xabier Itçaina, La société du tambourin. Une histoire sociale de la musique à danser en Pays basque

Turnhout, Brepols, 2022
François Gasnault

Camille Moreddu, Les inventeurs de l'American Folk Music (1890-1940)

Paris, L'Harmattan, collection « Anthropologies et musiques », 2022
François Gasnault

Bruno Aboudrar, François Mairesse et Laurent Martin, Géopolitiques de la culture. L'artiste, le diplomate et l'entrepreneur

Paris, Armand Colin, 2021
Marie-Claude Genet-Delacroix

Jean-Paul Ameline (dir.), Paris et nulle part ailleurs. 24 artistes étrangers à Paris 1945-1972. Une exposition du musée national de l'Histoire de l'immigration, 27 septembre 2022 – 22 janvier 2023

Paris, Hermann Éditeurs, Palais de la Porte dorée, 2022
Marie-Claude Genet-Delacroix

Peter Burke, Qu'est-ce que l'histoire culturelle ?

Paris, Les Belles Lettres, 2022
Marie-Claude Genet-Delacroix

Jean-Yves Mollier, Brève Histoire de la concentration dans le monde du livre

Paris, Éditions Libertalia, 2022
Jean-Charles Geslot

Marie Gispert, Jean Cassou. Une histoire du musée

Dijon, Les Presses du Réel, 2022
Nicolas Heimendinger

Marie-Ange Fougère (dir.), Alfred Capus ou Le sourire de la Belle Époque

Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2022

Anne Jérôme

Laurent Véray, Forfaiture de Cecil B. DeMille. Essai d'histoire culturelle du cinéma

Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2021

Myriam Juan

Valérie Tesnière, Au bureau de la revue. Une histoire de la publication scientifique (XIX^e-XX^e siècle)

Paris, EHESS, Coll. « En temps & lieux », 2021

Isabelle Laboulais

Annette Wiewiorka, Tombeaux. Autobiographie de ma famille

Paris, Seuil, 2022

Chantal Meyer-Plantureux

Georges Vigarello, Une histoire des lointains. Entre réel et imaginaire

Paris, Éditions du Seuil, 2022

Jean-Luc Piermay

Christophe Pirenne, All Things Must Pass. Vies et morts du rock

Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2021

Philippe Poirrier

« Parisiennes citoyennes ! » Engagement pour l'émancipation des femmes (1789-2000)

Musée Carnavalet, Paris, 28/09/2022-29/01/2023

André Rauch

Thierry Lefebvre, Dans la pharmacopée d'Antonin Artaud. Le laudanum de Sydenham

Paris, Éditions le Manuscrit, 2022

Emmanuelle Retailaud

Hors-la-loi à l'italienne : le brigand comme patriote du Risorgimento ?

Bandits Italian-style: The brigand as a patriotic figure of the Risorgimento?

Giulio Tatasciore

Traduction : Virgile Cirefice

- 1 Depuis une vingtaine d'années, les travaux sur le XIX^e siècle italien ont transformé et enrichi le regard sur ce qu'on continue à appeler – avec un recul critique certes plus grand que par le passé – le Risorgimento, c'est-à-dire les décennies qui précèdent l'unification nationale de 1861¹. En repensant profondément les rapports dialogiques entre le politique et la sphère culturelle, l'historiographie a su renouveler un champ demeuré longtemps assez traditionnel. Les problématiques et les objets d'étude ont été reconsidérés en profondeur, en lien avec un déplacement des problématiques de la dynamique politique (personnages, événements, affrontements idéologiques) vers la structuration du discours national et sa dimension de communication². Bien des travaux ont ainsi montré combien les imaginaires, les discours et les représentations, mais aussi les pratiques politiques de l'époque, se sont articulés autour de supports, de dispositifs et de produits qui répondaient à de nouvelles logiques médiatiques, commerciales ou encore liées au spectacle et au divertissement³.
- 2 Par bien des aspects, tout cela est lié aux phénomènes de spectacularisation de la sphère politique, dans un contexte marqué par l'émotion, dans lequel les cycles révolutionnaires (et contre-révolutionnaires) qui se succèdent à l'échelle globale fournissent un extraordinaire réservoir d'événements, de personnages réels ou imaginaires, de mots clés. De ce point de vue, le Risorgimento italien constitue un terrain d'étude idéal au sein duquel il est possible d'analyser la multiplicité des forces qui s'opposent, ainsi que la progressive affirmation des agences de communication et d'information, le mélange des registres esthétiques et artistiques tout comme la diffusion des répertoires d'actions et des façons de raconter la politique⁴.
- 3 Dans ce qui apparaît de plus en plus comme une culture de masse en gestation, on observe en effet une production surabondante de matériaux artistiques et performatifs visant à raconter les événements historiques et à décrire l'actualité. Des produits

culturels de ce genre inscrivent alors les personnages – importants mais aussi mineurs – de l'époque au sein d'une constellation de références, instaurant un authentique *star-system* du XIX^e siècle, allant des célébrités mondaines à celles de la politiques⁵. Dans le même temps, cette attention pour les personnalités les plus éclatantes et controversées s'accompagne d'une fascination non moins vive pour les types exotiques ou encore les déviants sociaux. Siècle de la visualité et des premières images animées, le XIX^e siècle est aussi celui du crime. Il s'agit en effet du moment où s'élabore un discours criminologique, à partir des réflexions du siècle précédent sur la question pénale et la nature antisociale des figures déviantes, bien avant que la science positiviste et lombrosienne n'impose une lecture biologisante conduisant à la théorie de l'atavisme et ses variantes⁶. Le discours criminologique, pénétrant la culture de masse et en devenant l'un des protagonistes absolus (que l'on pense à la centralité du fait divers et à sa dramatisation à l'excès), se fait discours public sur le crime⁷.

- 4 Récemment, le chantier de recherches consacré au brigandage a permis de croiser ces diverses pistes – ère médiatique, politique et criminalité – et a produit une convergence de travaux d'origines diverses mais tous sensibles aux mécanismes de formation des imaginaires sociaux et politiques⁸. La réflexion sur la catégorie de brigand, entendu dans sa double dimension d'acteur du conflit politique et de criminel, a ainsi bénéficié de la rencontre des travaux centrés sur la mobilisation armée⁹, sur les formes de médiatisation du crime¹⁰ ou sur la structuration du discours criminologique¹¹. La figure du brigand italien, vu comme un élément d'une taxonomie criminelle qui implique naturellement une chronologie et des terrains plus larges, fonctionne comme un thème paradigmatique d'une enquête qui place au cœur de ses préoccupations les phénomènes de construction, irradiation et modulation des systèmes de représentation à l'âge des révolutions.
- 5 Cette contribution propose une réflexion sur un aspect précis de ces questions : les configurations culturelles de la figure du brigand dans les discours patriotiques et la mythologie risorgimentale¹². La première partie s'intéresse à la résonance actuelle de la thématique, autour des phénomènes de muséalisation du phénomène du brigandage et de la redécouverte, souvent polémique, de sa fonction dans l'histoire nationale. Ensuite, on se concentrera sur la production littéraire des patriotes italiens qui, dans le roman historique, à partir de 1830, voient dans le brigand romantique un symbole de la lutte contre l'oppression étrangère. Dans la troisième partie, on montrera combien cet aspect esthétique est ensuite de plus en plus souvent mêlé à la figure stratégique du brigand, centrale dans les projets de révolutions qui voient dans le Mezzogiorno le fer de lance de la révolution nationale qui vient. Idole de la jeunesse ou potentiel modèle de la guerre par bandes, le hors-la-loi « à l'italienne » connaît son apogée autour de 1848. Comme on le verra, la défaite révolutionnaire favorise alors une réarticulation du discours. Le front unitaire, tant dans sa composante démocratique-républicaine que dans celle libérale-moderée, lance alors une grande campagne de dénigrement contre les gouvernements bourbonien et pontifical, centrée sur l'idée que le brigandage est la conséquence du mauvais gouvernement. Le discours, dès lors repris par la sphère médiatique et diplomatique, impose en Europe l'attention sur le rapport entre brigandage et classes indigentes, contribuant à l'affaiblissement du soutien au légitimisme. Une quatrième et dernière partie en forme d'épilogue s'intéressera enfin au retour en scène du brigandage après 1861, avec l'explosion du conflit post-unitaire.

Une question d'actualité

- 6 Les lecteurs de *Confessions d'un Italien*, d'Ippolito Nievo, se souviendront de la scène où le protagoniste, Carlino, tombe sur le terrible bandit Spaccafumo. Le futur patriote, encore enfant, s'est perdu et, au crépuscule, c'est cette « énorme figure cachée sous les pans d'un grand chapeau de contrebandier ou de magicien » qui le ramène au château de Fratta, la noble demeure familiale où se déroulent les premiers chapitres du livre. Celui-ci, achevé en 1858 mais publié de manière posthume en 1867, propose une autobiographie fictive qui montre le parcours de formation sentimentale et politique qui conduit Carlino, né *vénitien* à mourir *italien*, comme l'indique son mémorable incipit, l'un des plus célèbres de la littérature risorgimentale. Au croisement d'événements historiques et d'aventures personnelles, l'image du dangereux hors-la-loi a tout du pittoresque. Spaccafumo est un humble boulanger de village au vocabulaire fleuri et porté sur les rixes qui, après une série d'injustices, prend le maquis et devient la terreur de la campagne. Quand il le rencontre, Carlino n'a aucune idée de qui il s'agit mais il en perçoit l'aura de mystère et d'aventure, dans un mélange d'attraction et de peur. Au château, l'image est toute autre : le jeune garçon subit une sévère réprimande et il ne comprend qu'à ce moment que son bienfaiteur est en fait un fameux brigand, parfois décrit comme un voleur sanguinaire mais aussi, par d'autres, comme un défenseur des opprimés.
- 7 Cette scène constitue une bonne introduction aux analyses consacrées à la place de la figure du brigand dans le discours national-patriotique du Risorgimento. Il s'agit d'une relation ambiguë, pleine de contradictions, mais qui constitue un élément central des représentations et imaginaires politiques relatifs à la criminalité au XIX^e siècle. Si cette question du brigand patriote est aujourd'hui si brûlante, c'est en partie du fait de l'actualité. Il peut sembler paradoxal qu'une culture politique ait été capable de faire du brigand un emblème de l'identité nationale et de la lutte de libération contre l'opresseur étranger. C'est pourtant le cas de la culture risorgimentale, du moins dans sa composante la plus radicale, ouvertement révolutionnaire, laquelle absorbe dans sa constellation symbolique la figure du proscrit et du criminel sublime. De nos jours, les figures du brigand et du criminel sont omniprésentes mais ces derniers sont devenus, dans le discours public, un des éléments centraux d'un discours anti-risorgimental devenu un lieu commun particulièrement répandu. Dans l'imaginaire collectif, la figure du brigand incarne la révolte du Mezzogiorno contre la colonisation piémontaise, tout autant que l'expression d'un sentiment populaire authentique, trahi par l'unification et la modernité bourgeoise. Cela explique que de nombreux ouvrages, mais aussi des festivals ou des parcours muséaux et touristiques mettent en avant une multitude de lieux, d'épisodes ou de personnages dans une volonté de patrimonialisation et plus souvent encore de polémique contre le processus unitaire. Le discours réducteur et obsessionnel de la représentation mythique du hors-la-loi a ainsi conduit à une figure archétypale, le brigand, dont les attributs identitaires se remodelent, se dotant d'une dimension folklorique, voire revancharde¹³.
- 8 Il ne s'agit pas ici de revenir sur ces interprétations que l'historiographie italienne des dernières années a déconstruites de manière convaincante¹⁴. On peut tout au plus souligner qu'apparaît presque, en retour, le risque d'un anti-néobourbonisme professionnel et militant qui contribue à ancrer la figure du brigand dans le mythe en relativisant son importance historique. On retourne alors à la controverse historique

sur le bandit social ou aux discussions sur la distance entre faits et représentations, que celles-ci soient criminalisantes ou idéalisantes¹⁵. En cherchant à s'interroger sur le brigand comme patriote du Risorgimento, on peut au contraire reporter l'attention sur la façon dont les représentations sur le brigandage se politisent inévitablement, depuis la Révolution française et les guerres napoléoniennes, en lien avec les fractures de la société à propos du changement et du conservatisme qui séparent les grandes familles du libéralisme et du légitimisme, ou bien encore autour des différents projets nationaux¹⁶. L'idée d'isoler un morceau de l'imaginaire du brigandage – un imaginaire d'une grande complexité à l'époque, à plus forte raison à l'échelle européenne – présente donc un avantage certain¹⁷. En premier lieu, cela permet de mettre en lumière le lien entre le caractère esthétique des allégories patriotiques et la dimension théorico-opérative de l'insurrection. Cela permet ainsi d'examiner la façon dont la sémantique de la patrie opprimée, véhiculée par le discours risorgimental – dans une communication politique qui passe aussi par les romans historiques et les mélodrames lyriques¹⁸ – s'applique à des figures du brigandage bien identifiées et à des figures criminelles précises. Enfin, la mise à distance de la crainte du néo-bourbonisme, permet de reconsidérer « le grand brigandage » post-unitaire des années 1860-1870 en l'historicisant, du point de vue des discours et des pratiques de la « guerre pour le Mezzogiorno »¹⁹.

- 9 La figure du brigand italien est insérée dans un champ de représentations marquées par la conflictualité politique et par les vicissitudes du Risorgimento. On peut même dire que le brigand représente un acteur permanent du conflit pendant le XIX^e siècle, tant en termes paramilitaires que sous une forme plus fugace, qui s'incarne de loin en loin dans l'insurgé légitimiste ou dans le conspirateur patriote. Le lien entre la question criminelle et la question politique est un élément structurant de la construction culturelle de la figure du brigand. Cet élément émerge clairement dès la Révolution française et les guerres napoléoniennes, bien qu'il existe déjà dans la philosophie politique du second XVIII^e siècle²⁰. Avec le traumatisme de 1789, la figure du brigand catalyse les angoisses collectives et devient une icône emblématique, inexorablement ambiguë, d'une brutalité qui appartient autant à la violence de guerre qu'au crime. Son image se politise progressivement, selon un schéma qui se décline rapidement dans le contexte italien. Comme pendant la décennie révolutionnaire française, on considère comme des brigands durant tout le Risorgimento qui s'oppose (par les mots ou les armes) au changement politique. Dans les moments de restauration contre-révolutionnaire, ceux que l'on appelle brigands sont alors les acteurs de la transformation, qu'ils soient modérés ou radicaux.
- 10 On peut relever, aujourd'hui encore, le retour sur le devant de la scène de répertoires symboliques proposés par les supports médiatiques les plus variés (romans, réseaux sociaux, plateformes de streaming audiovisuel) qui témoignent de schémas esthétiques s'inscrivant dans le temps long. Cela pose ainsi la question des raisons de la persistance d'une déclinaison du stéréotype du bon hors-la-loi – l'*outlaw* est souvent un *outcast*, un exclu – mais également de la redécouverte fascinée du brigand tragiquement romantique, porteur à la fois du bien et du mal. Sa valeur mytho-poétique se fonde alors sur le regard sympathique que l'on pose sur lui en même temps que sur un sentiment instinctif de rejet, dans une contradiction qui se retrouve autant dans *Narcos* que dans les hors-la-loi des forêts, dans *Peaky Blinders* que dans les brigands, qu'ils soient révolutionnaires ou contre-révolutionnaires. Chaque époque choisit ainsi ses mythes, même s'il s'agit parfois de mythes rapiécés et réadaptés à un monde

postmoderne où les émotions du criminel sublime, rendu tel par les injustices de la société, rendent compte de l'éclipse des paradigmes du progrès du XIX^e siècle et du *happy end* rassurant qui a caractérisé la culture *mainstream*²¹. Ainsi, un mythe antique comme celui du brigand, reconfiguré par le romantisme et le Risorgimento, finit par se retourner contre ceux-là même qui ont contribué à le forger : les générations de patriotes et de conspirateurs qui ont vécu à l'ombre de Karl Moor – le sombre et magnétique protagoniste des *Brigands* de Friedrich Schiller – ou de ses nombreux avatars du XIX^e siècle. Des personnages qui évoquent, en filigrane, le rebelle politique, le « défenseur courageux de la justice et de la vérité »²².

Le poignard des opprimés

- 11 En 1832, la Tipografia Elvetica de Capolago, en Suisse, épice de circuit d'impressions clandestines du patriotisme risorgimental, publie une première traduction intégrale des *Brigands*, qui n'avait alors circulé en Italie que par extraits ou comptes rendus. Le drame, monté en 1782 et immédiatement au cœur d'une dynamique d'appropriation internationale, est un manifeste du *Sturm und Drang*, teinté de passion et d'idéaux révolutionnaires, et devient une référence dans la galerie de héros sataniques et maudits de la littérature romantique²³. L'histoire d'un noble déchu se faisant chef de brigands, épris de justice, unissant passion et volonté absolue, incarne cette esthétique centrée sur l'opposition entre liberté et contrainte, et entre oppresseurs et opprimés. La préface de la version qui circule de main en main dans les milieux de la conspiration, traduite de manière anonyme par Aurelio Bianchi-Giovini, exilé républicain et anticlérical, est une invitation à dépasser les faiblesses que la critique attribue aux *Brigands*. Malgré les ingénuités stylistiques et les excès d'émotions, ce qui compte est le message de Schiller. La damnation des brigands, dit le traducteur, montre que dans l'âme humaine cohabitent un mélange « d'innocence et de culpabilité » qui, en fonction des circonstances politiques, produit « le conquérant » ou « l'assassin ». Il existe donc de « fameux brigands et pirates » dans lesquels transparaît un « je ne sais quoi de sublime » qui les conduit au crime dans un régime despotique mais qui, « dans une république, à la tête d'une armée, aurait fait d'eux les égaux de César ou de Scipion ». Cela conduit à magnifier la révolte de Karl Moor qui tente de corriger les injustices du monde, tout en étant la proie d'un constant remord. Tout cela explique aussi qu'au cours des siècles, ce genre de « hors-la-loi » soit apparu dans la péninsule italienne plus souvent que partout ailleurs en Europe. Bianchi-Giovini explique alors à ses ardents lecteurs qu'il n'a jamais été consenti aux Italiens, « dans leur condition de vaincus et parce qu'ils sont divisés », de céder à leurs désirs. Même la littérature et les arts, orgueils par excellence de la nation, ne peuvent calmer « la fougue de poitrines viriles » poussées « à subvertir la société et les lois »²⁴.
- 12 L'aura subtile mais palpable de politisation qui entoure le brigand métaphysique inspire rapidement la génération des jeunes conspirateurs qui commencent à militer et à communiquer au moment du passage de témoin entre l'expérience des *carbonari* et les nouveaux modes de militantisme qui émergent avec les événements révolutionnaires de 1830-1831²⁵. Les premiers mazziniens attribuent une valeur mimétique à la figure du *grand criminel* sur lequel pèse une culpabilité inexpiable ou qui doit porter la vengeance à son terme. La mystique du sublime de la révolte, incarnée par le brigand schillérien, éclate dans le « délire d'une inexperte jeunesse », comme le relève à son époque Silvio

Pellico. Ce délire est provoqué par la découverte du théâtre de Shakespeare ou du *Sturm und Drang*, par les écrits de Friedrich Schlegel ou de Jean de Sismondi, du répertoire dramatique animé par les héros tragiques qui se rebellent contre la société²⁶. La querelle des classiques et des romantiques, qui au lendemain de la Restauration, voit en première ligne Pellico et le noyau milanais groupé autour de la fameuse revue autrichienne *Il Conciliatore*, impose toute une série de références fortement marquées par les figures de Werther ou de Jacopo Ortis. C'est toutefois la génération des mazziniens des années 1830 qui commence à identifier dans le brigand idéaliste et bon, une icône de la dissidence romantique. Le génois Giovanni Ruffini, adhérent à la *Giovine Italia* et exilé depuis 1833, l'affirme clairement. Écrivant ses mémoires de jeunesse à travers son double romanesque *Lorenzo Benoni*, publié en 1853 et best-seller de la diaspora patriotique, Ruffini rappelle « la chaude passion » provoquée par les pages des *Brigands*, dévorées dans de « frénétiques délices » et avec un grand élan vers « Karl Moor, assassin des rues philanthrope », dont les pages l'accompagnent « jour et nuit » jusqu'à représenter pour lui l'incarnation de « l'homme innocent qui lutte, proteste puis tombe, écrasé par de puissants oppresseurs »²⁷.

- 13 Ce discours si dense de connotations allégoriques et sentimentales se consolide dans le temps et trouve dans le roman historique, dont la mode s'empare du marché italien à la suite des succès de Walter Scott, un des vecteurs de propagation les plus efficaces. Le *scottisme* est un phénomène qui montre la contiguïté qui existe entre la figure du conspirateur-patriote et celle de la bande de hors-la-loi, dans des termes qui reprennent les thèmes et les motifs de la littérature de la fin du XVIII^e siècle et plus précisément du romain noir gothique (depuis les *Les Mystères d'Udolphe* d'Ann Radcliffe, publié en 1794) et des romans de brigands (comme *Rinaldo Rinaldini* de Christian August Vulpius, paru en 1798). Passée de la thématique de la terreur et du fantastique au pittoresque que permet le roman historique, l'assimilation du hors-la-loi généreux au combattant pour la liberté est liée à un mouvement plus général de redécouverte du passé médiéval. Le traitement que Scott réserve au héros populaire et bon bandit par excellence, Robin des Bois, est révélateur. Dans *Ivanohé*, paru en 1819 et marqué par un succès extraordinaire, le romancier lie le destin du bandit au héros éponyme, un preux chevalier qui suit Richard Cœur de Lion dans la croisade et lutte pour épouser Rowena, sa bien-aimée, promise à un autre et reconquise après un mémorable tournoi. Au-delà de l'intrigue, qui oppose sur un mode binaire victimes et bourreaux ainsi qu'usurpés et usurpateurs, ces aventures confient au « prince des voleurs » qui s'est retiré dans la forêt de Sherwood, l'organisation d'une justice alternative. Robin des Bois incarne alors l'essence du peuple saxon, écrasé par les Normands. À la fin du roman, l'affrontement est résolu par la victoire de Richard Cœur de Lion, seul capable de garantir la fusion entre les deux peuples. La clandestinité astucieuse de Robin des Bois permet alors d'idéaliser la naissance de la nation anglaise. Cela n'est évidemment pas pour rien dans la fortune italienne d'*Ivanohé* : pendant une vingtaine d'années au moins, les livres de Walter Scott sont traduits, réédités, imités et déclinés sous d'autres formes artistiques, de la lithographie au ballet, du théâtre en prose au théâtre musical en passant naturellement par la peinture historique²⁸.
- 14 Malgré le mépris que lui réservent les critiques de tendance classique, le genre scottien met à disposition du discours national-patriotique une arme efficace, permettant de déjouer la censure et d'apparaître au grand jour. Parmi les nombreux épigones de l'écrivain écossais, on trouve Francesco Domenico Guerrazzi, démocrate irréductible, protagoniste des mouvements de 1848 en Toscane et figure centrale de l'adaptation du

roman historique au mot d'ordre de l'autodétermination nationale. Auteur de textes comme *L'assedio di Firenze* [*Le Siège de Florence*] (1837) et *Beatrice Cenci* (1854) qui unissent les thématiques de la patrie opprimée et de la revanche contre l'occupant étranger, Guerrazzi publie à ses débuts un ouvrage qui suscite l'enthousiasme de Giuseppe Mazzini. Il s'agit de *La Battaglia di Benevento* (1827), une des œuvres les plus lues dans les milieux patriotes et exilés²⁹. Dans un récit enlevé, à la très forte théâtralité, Guerrazzi relit, sous l'angle de la défense nationale, la résistance qu'opposèrent l'armée souabe et gibeline de Manfred à l'invasion guelfe et angevine en 1266. Dans un scénario médiéval animé par les motifs de la virilité chevaleresque qui laisse entrevoir une sémantique risorgimentale, le romancier exhume des nouvelles du *Decameron* de Boccace la figure du « fameux brigand » Ghino di Tacco. Incarnation du hors-la-loi courtois, le personnage est un valeureux combattant qui, injustement persécuté, cherche son rachat dans la lutte pour la liberté et dans le métier des armes. De tempérament mélancolique, Ghino di Tacco, fournit dès lors un modèle du criminel romantique prêt à tomber pour l'« *italico valor* »³⁰ [l'italique valeur]. Dès 1828, Mazzini entrevoit dans l'œuvre de Guerrazzi un moyen de parler au cœur et à la tête, faisant de la littérature l'un des vecteurs de l'unification italienne espérée. Le choix d'un thème exemplaire en termes politiques (la fin de la maison de Souabe dans le royaume de Naples) est accompagné d'une « galerie de portraits idéaux » qui articule détails historiques et imagination, permettant de toucher le nouveau public des romans, pas forcément cultivé et généralement éloigné des discussions savantes. Mazzini estime alors la nature sauvage du protagoniste qui lui rappelle la peinture baroque de Salvator Rosa. Le « chef des brigands » semble « solitaire, féroce, comme un triste génie dans le désert », « l'âme » est alors physiologiquement poussée à l'action alors que les « sensations et les idées fusent »³¹.

- 15 L'allusion de Mazzini au paysagisme tourmenté de Rosa, redécouvert dès le XVIII^e siècle au moment de la théorisation des catégories esthétiques du sublime et du pittoresque, n'est pas un hasard. À l'époque romantique, les petites figures de brigands qui parsèment les panoramas tempétueux ou désolés de Rosa prennent la signification du titanisme et du défi à l'infini. Dans le même temps, ils incarnent le paradigme de la sublime décadence italienne depuis le crépuscule des républiques médiévales, selon la lecture de l'histoire proposée par Jean de Sismondi et qui trouve dans les pages de l'autrice irlandaise Lady Morgan, soutien fervent des patriotes italiens, sa plus grande expression. La biographie romancée *The Life and Times of Salvator Rosa* – best-seller européen publié en 1824 – fait des bandits des XVI^e et XVII^e siècles – ceux-là mêmes qui sont les héros du roman gothique – les précurseurs du Risorgimento. L'auteure dresse ainsi de Rosa un portrait de héros romantique *ante litteram*. De tels parallèles s'implantent rapidement dans le discours patriotique de l'époque, malgré les réticences de certains exilés, jacobins et antiromantiques, horrifiés par les anachronismes (comme celui qui fait participer l'artiste à la révolution de Masaniello) et les interventions de Lady Morgan visant à souligner la supposée nature libertaire d'aristocrates réunis en bandes de hors-la-loi contre le despotisme³². Le personnage de Salvator Rosa circule ainsi dans le mélodrame lyrique, les tragédies ou les études érudites sous la forme du rebelle qui, exilé et proscrit, est prêt à « errer » dans « un autre pays pour proclamer la vérité », apparaissant ainsi sous les traits d'un « bandit »³³. Il y a donc un rapport de continuité entre la récupération de la légende selon laquelle Rosa aurait peint les « brigands des Abruzzes » après les avoir rencontrés et l'idée selon laquelle l'« énergie » prométhéenne de ces derniers repose sur leurs « coutumes barbares » dont le peintre

devient ainsi le dépositaire³⁴. Du reste, le hors-la-loi vivant dans un paysage sauvage conduit à penser que ce dernier est le véritable lieu des vertus primitives et de l'intégrité morale, alors que la société est le lieu de la perte, thème romantique par excellence³⁵.

- 16 Le sublime romantique conduit ainsi à la convergence de l'idéalisation du modèle de Salvator Rosa avec la figure du brigand-soldat se rebellant contre la tyrannie étrangère. Les romans historiques du Risorgimento cherchent dans le passé national, lointain comme plus récent, les destins de paladins aussi mélancoliques qu'inflexibles. Capitaines d'aventure, mercenaires, voleurs de grand chemin : ainsi sont les hors-la-loi des montagnes et des forêts, accueillant les déshérités et les bandits, les parias et les assassins, dans un mélange tant fascinant que repoussant, aux élans prométhéens. L'apparition du brigand sublime dans le roman historique patriotique n'en efface pourtant pas l'ambiguïté morale originelle. Le criminel romantique conserve tous les attributs du damné qui voit dans le crime la seule issue et le seul moyen pour l'individu de choisir sa destinée. Ainsi, dans *Cosimo e Lavinia, o la caduta [la chute] della Repubblica Veneta*, publié par l'encyclopédiste Antonio Francesco Falconetti en 1830, il est indiqué qu'il y a une différence « entre brigand et brigand ». Le protagoniste est un aristocrate qui, en vertu du schéma typique des *bandit novel* romantiques, perd son rang à la suite d'un complot et se fait hors-la-loi. Il harangue le lecteur en ces termes : « Si ma patrie devait être vaincue, il est évident que je préférerais l'honneur de ce titre à l'odieuse servitude sous le joug étranger ». Ainsi, les « maux de la société » – trahison, lâcheté et tyrannie, lesquelles s'opposent en tout point à l'éthique du bon patriote – sont renversées par l'action du hors-la-loi. Dit autrement : « audace et bienfaisance, voici le véritable brigand »³⁶.
- 17 La figure du brigand, désormais chargée de nombreuses significations implicites, devient une composante de la narration historique, aux côtés des glorieux héros médiévaux ou de la Renaissance. Il suffit de parcourir *Ettore Fieramosca, o La disfida [le défi] di Barletta*, exemplaire de la rhétorique nationale-patriotique du poignard et de l'honneur, par lequel Massimo D'Azeglio, libéral modéré et légaliste – mais dans un premier temps proche des positions républicaines – offre dès 1833 l'archétype du « champion » du Risorgimento. L'histoire a lieu en 1503, au temps des guerres d'Italie et du duel entre treize chevaliers italiens et autant de preux français. Le chef des hors-la-loi Pietraccio révèle au *condottiere* Fieramosca l'enlèvement de son douce Ginevra orchestré par son rival, le dangereux César Borgia. Dans un contexte hagiographique qui donne au célèbre affrontement les contours d'un mythe fondateur, les aventures de Pietraccio rendent familiers au lectorat de romans historiques le type du brigand brutal, sans états d'âme mais non sans sentiments vertueux. Personnage secondaire mais mémorable, il oscille toujours entre violence et rébellion, se rendant protagoniste de nombreux épisodes pittoresques. L'apparition du hors-la-loi à l'aspect « sauvage, avec une crinière désordonnée de cheveux roux » et des yeux de « loup », souligne la nature double et ambivalente du personnage³⁷. Malheureux plus que coupable, le noble criminel est une nouvelle fois le fruit de la tyrannie. Il l'est même littéralement puisque l'on découvre au moment où César Borgia décide sa mise à mort que ce dernier vient d'exécuter un fils illégitime, né de la seule femme pour laquelle il avait jamais éprouvé des sentiments amoureux. L'épisode, qui rappelle les thématiques gothiques et mélodramatiques, est reliée par D'Azeglio aux mœurs des brigands romains contemporains dont la prétendue sensibilité religieuse est alors rendue proverbiale par les récits de voyage et les scènes de genre des artistes européens. Il y ajoute une subtile

note anti-pontificale, permettant d'établir une continuité entre les hors-la-loi des temps anciens et ceux d'aujourd'hui. Cela ne signifie pas, comme on le dira plus tard, que le romancier ait cédé à « l'amabilité du vice » ; bien au contraire, il n'aurait que dépeint l'homme « éduqué à la scélératesse » par « l'iniquité d'autrui »³⁸.

Brigands d'Italie

- 18 *Ernani* ne va pas assez loin. C'est peut-être ce qu'a pensé Natale Casartelli, étudiant à l'université de Pavie, en écrivant le livret de *Lamberto Malatesta*, drame lyrique mis en musique par un de ses condisciples tout aussi exubérant, le bergamasque Cipriano Pontoglio. L'occasion est donnée par une soirée au théâtre du Nobile Condominio de Pavie pour la clôture du carnaval, le 14 février 1857. Avant la représentation devant un public d'étudiants indisciplinés, le programme prévoit deux chefs-d'œuvre de Giuseppe Verdi, la *Traviata* et *Ernani*, l'histoire d'un bandit espagnol du XVI^e siècle qui conspire contre Charles Quint pour venger la mort de son père. Comme on le sait, il s'agit d'une œuvre fondamentale dans la rencontre de l'imaginaire du brigand-patriote et des émotions mélodramatiques, autour de motifs esthétiques et de répertoires de mobilisation politique qui se concrétisent dans la mode du « chapeau à la Ernani »³⁹. Casartelli et Pontoglio visent haut, cherchant à mettre sur pied un spectacle qui satisfasse le goût du public tout en délivrant un message explicitement patriotique. Bien que contraint de faire des concessions à la censure des Habsbourg, le spectacle s'ouvre sur un vibrant « chœur des brigands » qui commence ainsi :

Fuyant et errant, par terre et par mer
 Sans autre héritage que la fureur guerrière
 Sans autre espoir qu'une longue souffrance
 Ainsi se réveille la colère assoupie
 La fortune contraire frappe le bandit
 Qui jaillit furieux et s'apprête à mourir⁴⁰ !

- 19 Le fait que la soirée se transforme en fiasco n'enlève rien à l'intention des jeunes auteurs dont les vers émulent les thèmes déjà présents dans l'œuvre dont ils s'inspirent. Il s'agit d'un roman à la façon de Walter Scott, plein de « larmes d'opprimés et de joies mauvaise des oppresseurs » que l'homme de lettres milanais Giuseppe Rovani souhaite avoir écrit « pour tous ». Paru en 1843, *Lamberto Malatesta* raconte l'histoire d'un exilé florentin qui, humilié par la tyrannie des Médicis à la fin du XVI^e siècle, se met à la tête d'une bande de brigands. Le tout s'inscrit dans la lignée des œuvres s'inspirant de Salvator Rosa, s'ouvrant par la description d'un paysage « magnifique » et « terrible ». Au milieu des lacs et des montagnes des Abruzzes se cache le repaire des renégats, conspirateurs et brigands. Les différents « dialectes d'Italie » y cohabitent et les « habitants du Trastevere, les Calabrais, les Napolitains, les Toscans, les Lombards et les Vénitiens » fraternisent dans le bruit et les chants révolutionnaires, dans une métaphorique « Babel », pittoresque et rutilante⁴¹.
- 20 Le texte de Rovani et l'œuvre de jeunesse des moins célèbres Casartelli et Pontoglio sont parcourus des mêmes thèmes et montrent de manière claire les circulations entre les différentes expressions artistiques au cœur du discours risorgimental. Le drame lyrique et le roman historique possèdent en commun une grande théâtralité et popularisent le thème de l'association clandestine et de la bande armée, que l'on retrouve en 1846 dans *IMasnadieri* [*Les Brigands*] de Verdi⁴², sur un livret d'Andrea Maffei, mais aussi dès 1836 dans *I Briganti* de Saverio Mercadante sur un texte de Jacopo

Crescini. L'héritage schillérien, évident dès le titre, se voit dans la camaraderie des bandes rebelles qui part d'une dimension pré-politique – la bande rebelle et antisociale typique des jeux de l'enfance – pour arriver à la thématique de l'insurgé ne dédaignant pas le crime. On le voit également dans un texte d'un épigone de Guerrazzi, l'économiste lombard Francesco Viganò, un défenseur de l'option monarchiste constitutionnelle mais proche des saint-simoniens français et des thèmes de l'utopie coopérative. Auteur fécond de récits historiques et de proto science-fiction, Viganò croise ces deux approches dans *Il Brigante di Marengo*, une sorte de vie romancée du hors-la-loi piémontais Mayno della Spinetta, publiée en 1845 et qui circule longtemps par les canaux des livres à bon marché et des poèmes illustrés⁴³. La « légende populaire » du fameux brigand, à la tête d'une bande de contrebandiers et d'hommes refusant la conscription, est un symbole de la résistance populaire à l'impérialisme bonapartiste. Elle s'appuie sur la persistance d'un modèle, celui du hors-la-loi comme défenseur du peuple et garant de la justice. Celui-ci est cependant adapté au passé récent des guerres révolutionnaires et napoléoniennes. Le roman de Viganò s'achève par le suicide du héros et condamne explicitement les émissaires napoléoniens, décrits comme des « envahisseurs » contre lesquels les meilleurs hommes des « classes pauvres » ont été contraints de se soulever « comme bandits, déserteurs ou guérilleros »⁴⁴.

21 Il est évident qu'un discours de ce type évoque la valeur paramilitaire toujours implicite du brigand du XIX^e siècle. Sous l'Ancien Régime déjà, la bande de brigands évoque un groupe de mercenaires irréguliers, capables de jouer un rôle militaire dans le conflit. Pendant la décennie révolutionnaire et les années napoléoniennes, l'acception moderne du terme *brigand* – oscillant entre stigmatisation par le camp adverse et capacités technico-opératives – continue d'avoir des connotations militaires. Avec la constitution progressive de la doctrine de la guérilla, les brigands acquièrent alors une centralité nouvelle qui en détermine le caractère criminel – l'ennemi social, le monstre anthropophage exclu de la communauté – et idéologique. Après les épisodes des guerres de Vendée, puis avec la guérilla anti-bonapartiste en Espagne en 1808, le thème acquiert une grande importance. La catégorie de brigand fournit un instrument ambigu mais utile pour décrire l'altérité irréductible de l'ennemi, réduit à l'image d'un simple délinquant. Il s'agit d'une dynamique qui s'observe également dans le cas de la guérilla anti-française de Calabre en 1806 et qui se poursuit sous le règne de Murat, où le brigandage politique alimente les descriptions stéréotypées d'une population exotique, barbare et sauvage⁴⁵. *A posteriori*, pourtant, la *Petite guerre* calabraise peut être lue différemment. Ainsi le turinois Carlo Promis, bien loin d'être un extrémiste, relève que les « brigands » ont été dépeints sous des traits inquiétants par les « gazettes impériales » et par les historiens de la génération napoléonienne, tout comme Pietro Colletta qui, dans sa *Storia del Reame di Napoli*, parue en 1834, « se plaint que les royalistes souillent le nom des républicains d'une telle appellation ». À la veille des mouvements de 1848, il s'agit de relire l'action des « bandes calabraises » comme l'expression violente et spontanée d'un « mouvement de très forte volonté nationale ». Le brigandage est ainsi lu comme la bataille d'un « peuple » contre l'envahisseur « étranger » : la lutte est déclenchée par l'esprit patriotique des « insurgés », dont l'indéniable férocité réactionnaire ne doit pas occulter « l'amour de la liberté »⁴⁶.

22 Le traitement de la question des brigands dépasse alors la simple question esthétique et acquiert une dimension historico-politique marquée. Au début du siècle, les dynamiques du conflit irrégulier et de la conspiration sectaire ont mis en lumière les

liens évidents entre certains phénomènes criminels et leur dimension subversive. Le brigandage d'inspiration libérale, incarnée au moment de la Restauration par la bande des Vardarelli – dont la coopération avec les milieux *carbonari* des Pouilles est interrompue par une négociation avec la police napolitaine qui, en 1818, jette le discrédit sur la monarchie des Bourbons – attire l'attention de groupes radicaux convaincus que « les hommes liés au crime sont aussi ceux que l'on appelle, en politique, des hommes d'action »⁴⁷. Des gens qui savent manier les armes et qui, dans une période de politisation progressive des périphéries méridionales, représentent par conséquent une ressource précieuse à mobiliser pour des actions subversives à l'échelle locale. C'est de la même façon qu'il faut lire le retournement du regard porté par les patriotes sur une bande armée, celle des frères Capozzoli, qui prennent part aux *moti cilentani* [agitations en Campanie, dans le Cilento, en faveur de la Constitution de 1820] de 1828 avant d'être écrasée par la dure répression des Bourbons. Le caractère criminel de la bande est rejeté par les exilés mazziniens comme Giovanni La Cecilia en faveur d'une lecture indulgente les décrivant comme des « martyrs » de la révolution nationale et « des frères de notre foi politique »⁴⁸. La théorie mazzinienne de la guerre par bandes, considérée comme la technique de l'insurrection générale, naît également de la relecture des épisodes d'opposition à la présence napoléonienne après 1799. Pour le conspirateur génois, de fameux hors-la-loi comme les Vardarelli, bien qu'animés « d'intentions criminelles », ont pu montrer combien la structure des bandes « était possible et puissante contre les gouvernements », aidée en cela par la configuration spatiale de la péninsule et l'agitation naturelle des populations du Mezzogiorno⁴⁹. Sur ces bases, même la révolte des brigands ou des Sanfedistes apparaît à Mazzini comme un mouvement de défense de la tradition, bien qu'animé par un fanatisme réactionnaire inacceptable – le *Sanfedismo* s'était imposé comme catégorie politique après le mouvement contre-révolutionnaire de 1799. C'est surtout la guérilla calabraise contre les Français qui devient pour lui une authentique « guerre d'indépendance », menée grâce à des techniques qui, mises au service d'une juste cause, pourraient être bien utiles aux patriotes révolutionnaires⁵⁰.

- 23 La théorie mazzinienne de la guerre par bandes, marquée par les actions rapides et les embuscades, et comptant sur l'appui des masses populaires, est renforcée en 1833 par les travaux d'un ex-*carbonaro* et agent mazzinien, Carlo Bianco di Saint-Jorioz, auteur du traité *Della guerra nazionale d'insurrezione per bande, applicata all'Italia*, paru clandestinement en 1830. Bianco, protagoniste des agitations piémontaises en 1821 et figure de proue de la faction ultra-républicaine, considère que l'exemple des brigands des États pontificaux et napolitains sont éclairants. Persuadé de l'impossibilité d'atteindre l'unification italienne à travers une opération militaire traditionnelle, le conspirateur insiste sur le lien qui existe selon lui entre le brigandage et le despotisme du Pape et des Bourbons qui produit presque naturellement des phénomènes criminels. Bien que méprisables, les bandes organisées construisent un savoir-faire qui pourrait être utilisé par les groupes subversifs. La geste des Vardarelli ne sert pas, selon Bianco, à magnifier l'activité de délinquants dont le seul mérite est d'avoir tué quelques « envahisseurs étrangers », mais bien à démontrer que les bandes de brigands sont capables d'« organiser et maintenir dans la durée » des groupes irréguliers capables d'opérer sur des terrains accidentés, dans les bois et les montagnes, tout en développant des liens privilégiés avec les populations locales qui leur offrent assistance, nourriture et cachettes. En suivant les méthodes des brigands, les avant-gardes « partisans », formées de combattants prêts à mourir pour la liberté et disposés

à exterminer les tyrans, se trouveraient enfin en harmonie avec les masses populaires, jusqu'alors sceptiques et désormais réveillées par quelques hommes audacieux. Au cœur de la réflexion de Bianco se trouvent en effet les paysans méridionaux, car l'idée se diffuse, au début des années 1830, que le mécontentement envers les Bourbons grandit parmi ces derniers et que le Mezzogiorno constituerait par conséquent le lieu idéal pour l'insurrection nationale. Les bergers, fermiers et journaliers, habitués à coopérer avec les brigands – davantage par peur que par conviction – accueilleraient ainsi avec enthousiasme les « bandes régénératrices de la patrie ». La lutte pour l'indépendance et celle contre l'oppression sociale iraient donc de pair⁵¹.

24 Dans la pensée de Mazzini, cette convergence entre rébellion rurale et projet unitaire ne sera finalement pas reprise. Avec le temps, celui-ci rejette la conception terroriste de Bianco, dont il considère le radicalisme comme le fruit d'une pensée abstraite et extrémiste. Par ailleurs, l'échec des tentatives les plus variées de lancer la guérilla depuis les campagnes convainc Mazzini de développer une prédilection pour l'insurrection urbaine⁵². Cette thématique est cependant reprise par une figure centrale du camp républicain, Carlo Pisacane, qui est lui aussi convaincu de la nécessité de faire de la révolution sociale le point de départ de la révolution unitaire. Pisacane, influencé par le socialisme utopique et libertaire naissant, renverse le raisonnement mazzinien : les idées ne naissent pas de l'éducation, mais des faits et de l'action d'une avant-garde prête au sacrifice pour réveiller la conscience populaire, endormie par la domination qu'elle subit et n'attendant qu'une étincelle pour s'embraser. En ce sens, les masses paysannes constituent l'emblème des déshérités à gagner à la guérilla révolutionnaire. La tragique expédition de Sapri, où Pisacane et ses camarades tentent en 1857 de concrétiser ce projet de rébellion du Mezzogiorno, marque un coup d'arrêt traumatique. Il est pourtant significatif que juste avant cet épisode, Pisacane considère en 1856 le « brigandage » comme un des « exemples » utiles pour instiller dans « la fière et robuste jeunesse » de la nation le « devoir sacré de s'insurger ». Aux yeux du patriote, les bandes de criminels qui prolifèrent depuis des siècles dans la péninsule constituent ainsi un élément clair « d'opposition » dans les territoires pontificaux et des Bourbons considérés comme « les terres de la résistance armée ». Des personnages comme le célèbre chef de bande romain Antonio Gasparone ou le chef sanfédiste Fra' Diavolo, qu'il regarde avec sympathie, préfigurent selon lui la mise en place d'organisations et de structures logistiques caractéristiques d'une guerre du peuple. Cette apologie du brigand exalte le modèle d'« une lutte soutenue de génération en génération par une minorité en apparence plus faible contre les forces armées ». Les mœurs détestables et sanguinaires des bandes, fruits pervers d'une oppression séculaire, ont conduit à la volonté de régénération nationale tout en déstabilisant le pouvoir. Du reste, écrit Pisacane, « tout affront au gouvernement est une victoire des opprimés »⁵³.

25 Le fait de considérer les brigands comme des acteurs de la guerre partisane, ce qui est fréquent dans la pensée militaire du XIX^e siècle, montre la façon dont leur place s'affirme dans les paradigmes interprétatifs de l'histoire récente circulant dans les milieux patriotes. Dans les décennies centrales du XIX^e siècle, de très nombreux ouvrages contribuent à faire des brigands une ressource paramilitaire et une variable du conflit politique. Dans les œuvres historiques les plus importantes – depuis la *Storia d'Italia dal 1789 al 1814* du démocrate-napoléonien Carlo Botta (1824) jusqu'à la *Storia universale* de Cesare Cantù (1838-1846), partisan de Gioberti, en passant la *Storia del reame di Napoli* de Colletta déjà évoquée –, le rôle des brigands apparaît toujours comme

un facteur central expliquant le succès des légitimistes en 1799 mais plus encore de la révolte antinapoléonienne de Calabre. Cette dernière est l'objet de controverses sur la violence de la répression qui n'ont pas complètement disparu ; la figure du brigand comme acteur de la guerre irrégulière se consolide ainsi. Ce sont surtout les milieux démocrates, engagés dans un projet d'éducation appuyé sur des publications nourries d'extraits d'œuvres historiques contemporaines, qui évoquent de façon ambiguë l'action des grandes bandes méridionales. Dans le *Dizionario biografico universale*, rédigé en 1842 par le mazzinien Felice Scifoni, le chef de bande Fra' Diavolo est décrit comme « l'infâme bras armé » des réactionnaires, mais conserve toutefois des qualités de chef de milice remarqué pour « sa façon toute personnelle de guerroyer ». De même, le mazzinien Carlo Arduini affirme que bien que le Sanfédisme ait mobilisé contre les Français des soldats et des voleurs qu'on peut qualifier sans peine de « brigands », ces « cœurs sauvages » n'ont pas dédaigné « le mot de *patrie* »⁵⁴, un mot « confus et nouveau » mais « puissant dans sa nature mystérieuse »⁵⁵.

- 26 Les discours politiques et littéraires cohabitent également de manière originale dans les années 1830 et 1840 sous la plume de certains intellectuels et agitateurs originaires de Calabre mais acteurs d'un réseau de conspirateurs actif à Naples. Retournant les représentations réactionnaires du brigand, les représentants de l'école romantique calabraise comme le prêtre Biagio Miraglia, l'homme de lettres Domenico Mauro ou l'érudit Pietro Giannone s'emparent de certains éléments immédiatement reconnaissables, comme le « chapeau à la calabraise », un couvre-chef pointu de feutre, les dotant d'attributs folkloriques condensant à la fois l'image de la révolte sociale et de la révolution. La tentative des démocrates calabrais de renouveler le panorama culturel de la Calabre grâce au romantisme européen, rejoint ici les représentations qui voient dans le Mezzogiorno la pointe du combat révolutionnaire. Il en découle une production marquée par les accents byroniens se déroulant dans le sud de l'Italie. On trouve ainsi tout un répertoire de nouvelles ou de drames à sujets criminels – *Il brigante* de Miraglia (1844), *Errico* de Mauro (1845), les *Tre masnadiari* de Domenico Anselmi (1858) – dont les protagonistes sont tous des bandits sublimes et fiers qui incarnent la rébellion paysanne qui ne peut s'exprimer que par le crime⁵⁶. Défenseur des plus humbles, le brigand est ainsi vu sous ses traits littéraires traditionnels. Toutefois, les thématiques de la révolte et de l'honneur amoureux, toujours présentes dans cette littérature, sont cette fois déployés dans un cadre qui permet de mettre en évidence le régime d'oppression imposé par le gouvernement des Bourbons. Cette tendance est claire dans un passage d'*Antonello capobrigante* [*Antonello, chef des brigands*], drame sanguinolent que le prêtre et journaliste Vincenzo Padula imagine durant l'expédition des frères Bandiera en 1844. Histoire de vengeance et de trahisons, l'intrigue est aussi une transposition esthétique des divisions du front libéral. Le brigand observe avec compassion l'ingénuité des généreux « martyrs » qui, bien que condamnés à mort, refusent l'aide des hors-la-loi d'Antonello, pour préserver la réputation de leur foi politique et ne pas se mélanger aux criminels. « Bandiera, Bandiera ! » se demande alors le protagoniste, « vous veniez nous donner une constitution, mais quels avantages en aurions-nous tirés ? » Les blessures profondes de l'infortunée Calabre doivent être lavées par « le sang humain », poursuit-il, et il faut que le couperet s'abatte sur les despotes. Il conclut : « Ah ! si vous étiez nés en ces lieux, frères Bandiera, vous auriez été brigands »⁵⁷.

- 27 C'est en 1848, quand commencent la révolution et le printemps des peuples, qu'explorent les tensions internes aux représentations risorgimentales du brigand

patriote. Le fameux chapeau à la Ernani est largement adopté sur les barricades milanaises et sur les places de Lombardie et de Vénétie où les autorités autrichiennes l'interdisent comme symbole subversif. Le chapeau à plume du héros de Verdi est ainsi un témoin de la diffusion de symboles qui, empruntés au répertoire mélodramatique patriotique, finissent par toucher les répertoires d'actions révolutionnaires. Il se mélange alors à d'autres symboles auxquels on attribue des significations d'inspiration libérale-nationale⁵⁸. Tourné en ridicule par les ultra-conservateurs – et par certains patriotes – pour sa théâtralité carnavalesque, le chapeau à la calabraise subit lui aussi une métamorphose en symbole de la liberté et du républicanisme. C'est sans doute l'écho des mouvements anti-Bourbons de matrice mazzinienne de 1847, quand se généralise parmi les volontaires l'emploi d'une mode inspirée des brigands. Durant les événements napolitains de 1848, les milices calabraises adoptent « l'habit en usage parmi les paysans de la région, éminemment pittoresque », qui leur donne l'aspect « sombre et sévère »⁵⁹. Ainsi, au lendemain de l'écrasement des barricades napolitaines du 15 mai et de la dissolution du parlement constitutionnel, le journaliste et révolutionnaire Ferdinando Petruccelli della Gattina observe un campement d'insurgés dans les bois piémontais, décrivant « un fortin que les insurgés avait construit, à la façon des murs cyclopéens ». Devant un tel spectacle, il se rappelle « les scènes d'*Ivanohé*, les tableaux de Salvator Rosa, les pages brûlantes de Schiller ». Ces brigands « séparés du monde par une zone de sang » et imaginés de mille manières étaient « près de nous, gardant notre repos, prêts pour la mort du lendemain comme si c'était une fête »⁶⁰.

Fleurs de prison

- 28 Le 15 octobre 1848, à Rome, le premier ministre des États pontificaux, Pellegrino Rossi, est assassiné d'un coup de poignard à la carotide par un homme qui réussit miraculeusement à prendre la fuite. La fin du projet réformiste fédéraliste et modéré de Rossi, suivie par les manifestations de joie d'une foule tumultueuse, conduit à l'insurrection républicaine et à la fuite de Pie IX dont le pouvoir est restauré en juillet 1849 par les troupes françaises de Louis-Napoléon Bonaparte. À la suite de la chute du triumvirat mazzinien, les milieux du catholicisme intransigeant dépeignent une « république du poignard » et condamnent les « hors-la-loi sectaires » et les « libertins » à l'origine de l'attentat. Ils assimilent les conjurés à d'« atroces gredins » qui, poussés au crime par « des démagogues furibonds », aiguisent « dans l'ombre » des armes poussant la « canaille triomphante » à reproduire les « horreurs de la Révolution française »⁶¹. Dans le même temps, en mai 1849, le révolutionnaire et alors député de l'Assemblée constituante Felice Orsini est envoyé comme commissaire extraordinaire dans la zone de Terracina. La mission consiste à calmer des désordres organisés par l'opposition conservatrice et ultra catholique, faisant resurgir les fantômes de 1799. En effet, pour Orsini, le « conflit féroce » contre ces bandes irrégulières est une « chasse aux bandits » qu'il faut au plus tôt « déloger des montagnes ». Le conseil de guerre condamne alors ces « brigands armés jusqu'aux dents » à être fusillés, espérant que cela serve de « leçon aux gredins payés par les prêtres »⁶².
- 29 Ces violences qui émaillent la parabole de la République romaine mettent en évidence combien les années 1848 coïncident avec la réactivation réciproque de la criminalisation de l'ennemi, en l'assimilant à un brigand monstrueux. Le mécanisme,

qui s'est affirmé avec la Révolution française, apparaît encore amplifié dans le cas de célébrités globales comme Giuseppe Garibaldi, souvent représenté sous les traits virils et romantiques du bandit Ernani. Dans ces représentations tirées de l'opéra de Verdi qui font implicitement le lien entre patriote et brigand, on le montre ainsi avec le célèbre chapeau à plume ou bien dans une posture christique⁶³. En face, les « légions garibaldiennes » sont accusées de n'être que des groupes d'aventuriers, qualifiés par le bloc austro-catholique de « hors-la-loi, de hordes, de brigands, de dévastateurs »⁶⁴. Les événements de 1848 accélèrent le processus. « Les brigands sont les fils funestes de la révolution », écrit alors un prêtre légitimiste⁶⁵. Ce texte célébrant le retour à l'ordre dans le royaume de Naples montre les processus de stigmatisation à l'œuvre dans la culture contre-révolutionnaire. Au brigand vu comme un héros romantique s'oppose l'image d'un agent démoniaque, lié au « mystères infernaux de la secte », marquée par « les horribles blasphèmes » et la fidélité à Satan. Le père Leonardo Bresciani, représentant de l'intransigeance jésuite et rédacteur de nombreuses œuvres liées à la *Civiltà cattolica*, est l'un des meilleurs exemples de cette tendance. Dans des récits historiques comme *l'Ebreo di Verona* [Le Juif de Vérone], publié en 1850 comme réponse au *Juif errant* d'Eugène Sue (1844-1845), il brandit face à la menace garibaldine et socialiste l'une de ses armes les plus puissantes : la littérature populaire⁶⁶. Adoptant le format désormais en vogue du roman des bas-fonds publié en feuilleton, la *Civiltà cattolica* dépeint un univers peuplé d'effrayants brigands calabrais qui essayent, en appuyant des agents mazziniens et des membres de groupes clandestins, de pervertir les mœurs, la morale et les institutions. La « lie » de la société apparaît alors à la solde du grand ennemi, l'exotique et sauvage Garibaldi, « le conspirateur, le corsaire, le chef des bandits »⁶⁷.

- 30 Il ne fait pas de doute que ce sont eux les brigands : les républicains, les mazziniens et les *démons garibaldiens* [en français], comme les définissent les légitimistes, les qualifiant de « hors-la-loi sur terre » et « pirates sur mer ». L'écho de la geste sud-américaine de Garibaldi, revenu en Italie entouré d'une aura d'aventurier, est accentué par des anecdotes inventées, des comptes rendus journalistiques ou des pamphlets politiques qui en amplifient la dimension fascinante ou au contraire repoussante. Le bloc contre-révolutionnaire a beau jeu de souligner les ambiguïtés du discours national-patriotique à propos du brigandage. Il est vrai que le mouvement radical-démocratique insiste depuis longtemps, notamment dans les États pontificaux et dans la zone névralgique de la Romagne, sur la vocation anticléricale de hors-la-loi comme le romain Gasparone et surtout Stefano Pelloni, le légendaire Il Passatore. À ce dernier, auteur de coups d'éclats et tué par la gendarmerie papale tant haïe en 1851, on attribue un bref catéchisme révolutionnaire adressé à la « jeunesse italienne ». Dans l'espoir d'exploiter à chaud son extraordinaire célébrité, l'auteur anonyme met dans la bouche du bandit une attaque violente contre les « rétrogrades » et les *codini* – les partisans du pape –, « ennemis de l'indépendance de la patrie »⁶⁸. Dans cette opération de communication, on fait remonter l'origine de la bande du Passatore – lequel est admiré par Garibaldi lui-même⁶⁹ – à la fin de la République romaine et à la volonté du guérillero de lancer une insurrection populaire, ce qui donne du crédit aux accusations des légitimistes. Une fois encore, c'est la nature stratégique du brigandage qui est en jeu : on accuse les patriotes d'y puiser des hommes sachant manier les armes, organiser des groupes irréguliers et trouver refuge dans des espaces ruraux reculés. Pour contrer cette représentation, les révolutionnaires évoquent la nature calomnieuse de

l'hypothèse selon laquelle ces criminels seraient des « débris du gouvernement républicain »⁷⁰.

- 31 Après la déception révolutionnaire, le discours risorgimental ajoute à l'idéalisation romantique du brigand une lecture faisant de la prolifération de la criminalité le témoin de la dégénération éthique et administrative des gouvernements absolutistes. Le radical Biagio Miraglia qui a pourtant contribué, avec un noyau de démocrates calabrais, à la réhabilitation des hors-la-loi comme symboles révolutionnaires, s'élève contre « le millier de brigands » rassemblés pour combattre les républicains. Ce sont une « misérable parodie » des masses, rassemblée par le cardinal sanfédiste Ruffo et « l'antichambre de la réaction »⁷¹. Le thème de l'avant-garde légitimiste lui permet de reproduire le modèle qui oppose le changement à la conservation et la liberté au despotisme. De même, la question criminelle est souvent exploitée contre les autorités au pouvoir dans les États pontificaux et le royaume des Deux-Siciles. C'est par exemple le cas de Luigi Settembrini, qui publie anonymement en 1847 la *Protesta del popolo delle Due Sicilie*, un pamphlet virulent qui vaut à son auteur l'exil puis la prison. Dans certains passages demeurés célèbres, Settembrini analyse en profondeur le fonctionnement à la fois illibéral et désinvolte de la justice des Bourbons. Il s'intéresse aux prisons et à ses personnages les plus emblématiques : le brigand et le camorriste. Il s'agit de dénoncer, dans un passage qui contribue à la délégitimation internationale des Bourbons, la collusion entre les policiers et les prisonniers, dont le rôle est de maintenir l'ordre dans les établissements carcéraux en échange de privilèges. Les camorristes symbolisent ainsi les crimes d'un gouvernement qui pactise avec un groupe criminel secret et tentaculaire⁷².
- 32 L'analyse du brigandage par Settembrini est relativement proche, bien qu'il y introduise certaines nuances sociologiques. Il se penche sur le cas de la Calabre, « pays des brigands ». Ce ne sont cependant pas les habitants de la région qui la rendent dangereuse mais bien les autorités, qui « contraignent ces durs gens aux crimes », la police « les faisant pulluler ». L'objectif est de dénoncer les logiques de cogestion du territoire par la criminalité et les forces de l'ordre. Si la gendarmerie se concentrait sur la taxation de la bourgeoisie propriétaire terrienne, elle encaisserait l'argent que les brigands soutirent aux « classes moyennes » sur lesquelles l'indépendance nationale doit s'appuyer. Or, « les brigands sont toujours misérables, les gendarmes toujours riches, les propriétaires assassinés, par les uns ou les autres »⁷³.
- 33 En décrivant les prisons napolitaines malfamées, où les condamnés politiques côtoient tous les profils de la population carcérale, Settembrini utilise la réflexion sur la criminalité comme moyen de dénoncer l'inhumanité de la dynastie des Bourbons devant l'opinion publique européenne. Cette perspective est encore accentuée dans son ouvrage posthume, *Ricordanze*, dans lequel il offre une typologie des criminels entassés dans les cellules humides, participant au débat plus général sur la réforme du système carcéral⁷⁴. Enfermé à la prison de Santo Stefano, écrit Settembrini, « je voulais connaître ceux avec qui je devais cohabiter ». Les récits de crimes terribles, entre vengeance et avilissement social, permettent d'accuser le législateur despotique : « Quand j'entrais en prison, les hommes qui y demeuraient me faisaient horreur. Après quelques jours, ils me faisaient pitié. Ce sont des scélérats, mais pourquoi ?⁷⁵ » Cette thématique est ensuite reprise par d'autres, comme dans un chapitre que le mazzinien La Cecilia consacre au thème de la police des Bourbons dans son ouvrage *Storie segrete delle famiglie reali*. On y retrouve la thématique du brigand comme victime, redevenu animal

par la faute des injustices sociales, et jouet dans les mains de « l'arbitraire brutal » des gendarmes. Cette dégénération morale du Mezzogiorno contribuerait alors à expliquer la série d'échecs des projets démocratiques. Il est difficile qu'un « peuple abruti par le gouvernement, et perpétuellement bafoué » puisse aspirer à la liberté. Le despotisme abêtit le petit peuple, alors que les riches méprisent ce dernier » et les masses paysannes « se vengent en demeurant inertes ou en se montrant hostiles à tout changement politique »⁷⁶.

- 34 Le lien entre le phénomène du brigandage et l'abrutissement des classes populaires devient un *topos* qui nourrit l'effort de démocratisation des libéraux. Dans les recueils d'anecdotes historiques et pittoresques, par exemple, on insiste dès les années 1850 sur le discrédit de la couronne napolitaine, une monarchie monstrueuse incapable d'assurer l'ordre public et qui, loin d'accepter les idées de réforme que lui soumettent les meilleurs esprits du pays, se contentent de « récompenser le vice et la turpitude »⁷⁷. Après la fin de la République romaine, l'administration de Pie IX se trouve elle aussi visée par les révolutionnaires, dans une opération médiatique comparable à celle menée contre Naples. On le voit bien dans un texte d'un autre journaliste mazzinien, Filippo De Boni, lequel réfléchit aux rapports entre politique, criminalité et mœurs populaires, partant du constat que deux « maux gravissimes » affligent depuis des décennies les États pontificaux : « le brigandage et la vengeance privée exercée selon la loi du talion ». S'appuyant sur les théories de l'époque, De Boni évoque les causes morales et sociales du crime, considérant que l'organisation en bandes de brigands professionnels est imputable à « l'énergie individuelle surabondante et mal canalisée », mais également « à la faim, triste conseillère des plus tristes sujets ». Dans les États pontificaux, « il n'existe aucune justice » : on ne l'obtient « que par soi-même » ou en la confiant aux « brigands », perçus comme les protecteurs des « pauvres ». S'appuyant sur les représentations stéréotypées d'une population devenue barbare par la faute du despotisme, le patriote anticlérical De Boni relie les pratiques délinquantes et le nombre élevé d'homicides au fait que le peuple des campagnes ne possède que la « douleur » comme « héritage humain ». Voleurs et misérables, cherchant la vengeance contre la société, « ils commettent d'autres injustices, ils infligent d'autres peines ». Le raisonnement s'achève par la constatation que, tant à Rome qu'à Naples, le gouvernement confie « le maintien de l'ordre public » à des criminels, au point que de « simples brigands » deviennent des policiers et « les chefs des brigands, des commissaires de police »⁷⁸.
- 35 On peut ajouter à ces jugements les lettres de William Gladstone qui dénonce violemment, en 1851, les conditions des prisons napolitaines et la dureté du régime des Bourbons. Les observations de Gladstone, loin d'être radicales, soulignent la nécessité d'une réforme pénale pour empêcher les tensions qui déboucheraient sur une nouvelle révolution. Malgré cela, le texte circule largement dans les milieux libéraux comme preuve de l'anachronisme du régime tyrannique de Ferdinand II. Les exilés italiens présents à Londres l'utilisent ainsi pour mener une campagne de délégitimation de ce dernier. Dans les pays anglo-saxons, l'attention sur ce qui se passe en Italie est attirée à la fin de l'année 1850 par la décision de Pie IX de nommer l'intransigeant Nicholas Wiseman archevêque de Westminster. Perçue comme une attaque contre les associations mazziniennes, cette nomination rallume l'activité des exilés politiques qui cherchent à sensibiliser l'opinion publique aux thèmes de l'indépendance, de l'unification italienne et de l'autodétermination des peuples. Les réseaux libéraux transforment par conséquent la question criminelle en question politique, utilisant les

moyens les plus variés : des périodiques illustrés aux romans, en passant par d'authentiques *best-seller* comme les mémoires d'Orsini publiés en 1857, où le célèbre conspirateur évoque les brigands contre-révolutionnaires capables des plus grandes violences au nom de la religion catholique⁷⁹.

- 36 Ces discours ne sont cependant pas cantonnés aux réseaux de communications informels et ils s'étendent progressivement aux milieux diplomatiques, dont les équilibres sont modifiés par la guerre de Crimée et l'essor du Piémont de Cavour. Ce n'est pas un hasard si durant le congrès de Paris de 1856, le ministre des Affaires étrangères anglais, Lord Clarendon, insiste sur la nécessité de proposer une amnistie aux prisonniers politiques et, plus généralement, de réformer l'administration pénale, pointant du doigt le phénomène endémique du brigandage dans les États pontificaux et le royaume des Deux-Siciles. Pour les modérés, cela permettrait de désamorcer un « système qui alimente parmi les multitudes, au lieu de les éteindre, les passions révolutionnaires »⁸⁰. La presse piémontaise s'empare également de la thématique du brigandage et contraint à la réfutation le prêtre Giacomo Margotti, directeur de *L'Armonia* et opposant à la faction *whig* comme au catholicisme libéral. Dans un de ses nombreux pamphlets, l'éminent théologien fait une comparaison des systèmes carcéraux romain, piémontais et londonien, relevant que dans la période ayant suivi « les funestes révoltes de 1848 et 1849 », il était inévitable qu'un certain nombre de « scélérats » circulent dans la péninsule. Des enquêtes statistiques récentes monteraient au contraire, à l'inverse de ce que soutiennent Clarendon et Cavour, que les taux de criminalité diminuent dans les territoires pontificaux. On assisterait, au contraire, à leur augmentation dans le Piémont et en Angleterre. « Ce n'est donc pas de Turin, ou de Londres », écrit Margotti, que peuvent venir « les reproches » pour les homicides et les vols commis dans les campagnes romaines⁸¹.
- 37 À la veille de l'unification, l'enjeu est donc de sauvegarder la crédibilité du royaume des Bourbons et du pouvoir temporel du pape, décrits par leurs adversaires comme des reliquats des temps féodaux. La polémique qui éclate en 1858 entre le cardinal Wiseman et le père Alessandro Gavazzi – fervent patriote, favorable à un retour à l'Église des origines et exilé depuis son engagement au sein de la République romaine – en constitue un exemple éclairant. Elle concerne le brigandage et plus généralement la criminalité qui touche, selon d'anciens préjugés, les Italiens. Wiseman, dans un texte célébrant l'action des papes depuis 1789 contre la « peste » de la révolution, décrit « les techniques et les modes de vie » des brigands. Il s'agit pour lui de démontrer que les organisations criminelles du début du siècle résultent de la combinaison de l'intervention française dans la péninsule et de la géographie physique du territoire. Après la révolution de 1848, au contraire, la prolifération des bandes – combattues par le sage gouvernement de Pie IX – est au contraire due à l'affaiblissement moral, social et politique provoqué par les dangereux subversifs. L'« immense énergie » de la police pontificale aurait finalement permis d'effacer toute trace des « bandits » dont on parle trop⁸². À l'inverse, le père Gavazzi réfute toutes les thèses de Wiseman dans un texte publié peu de temps après. Il considère que le « chapitre sur le brigandage » est un recueil « de faussetés ». Soulignant la présence endémique des brigands dans les territoires pontificaux bien avant le passage de Bonaparte, il réfute l'argument selon lequel les bandes de criminels seraient apparues pendant les périodes révolutionnaires. C'est le contraire qui est vrai, puisque ce sont « les prêtres » qui les ont « littéralement créées », y compris dans des zones où il n'y en avait auparavant pas. De plus, l'histoire de la criminalité rurale est parsemée d'épisodes de négociations, de collaborations

voire de recrutement des plus terribles délinquants dans les forces de police. Il en résulte que « le brigandage est devenu un système » et les « enfants le boivent en même temps que le lait maternel », en raison de la corruption du gouvernement clérical. La « plaie » des brigands, loin d'être refermée, montre en revanche à l'Europe entière la nécessité de restituer « la liberté à notre chère Italie !⁸³ »

Épilogue. Après 1860

- 38 Peu de temps après, les espoirs du père Gavazzi se réalisent. La révolution nationale de 1860, suivies de l'écroulement de l'ordre public dans les provinces du Mezzogiorno continental, ramènent au cœur de la scène politique la question du brigandage politique, dans une guerre dont les acteurs sont des troupes régulières et irrégulières, des volontaires locaux et des aventuriers internationaux ou des agitateurs de toutes sortes⁸⁴. Le conflit asymétrique qui suit prolonge sur le plan de la guérilla le conflit entre Italiens et partisans des Bourbons, et conduit à la défaite de ces derniers. Il fait remonter à la surface d'anciennes tensions sociales et prend les contours d'une lutte entre classes politisées. Comme on le sait, il en découle une répression policière qui pose le problème crucial du consentement de la population au processus unitaire et à la domination de l'appareil d'État du royaume d'Italie, né du pacte entre la droite modérée et la gauche de Garibaldi. Comme cela était prévisible, durant l'avancée de Garibaldi en Sicile, les émissaires de François II assimilent les bandes révolutionnaires à un groupe de brigands déguisés en patriotes. Mais bien rapidement les rôles s'inversent. Dans le royaume d'Italie, les membres du gouvernement comme les opposants démocrates, bien qu'avec des nuances, insistent sur la nature criminelle des différents mouvements insurrectionnels et interprètent le phénomène comme une explosion de délinquance endémique et organisée. Le thème de la « mauvaise herbe du brigandage », constituant une présence encombrante corrompant la société et menaçant les équilibres politiques, demeure pendant longtemps un élément structurant du discours public⁸⁵.
- 39 Bien que, pendant une décennie, le brigandage soit associé au légitimisme et au crime, Garibaldi rappelle, à la veille de l'annexion de Rome, en 1870 : « Je suis un amoureux des brigands et si j'étais une femme, qui sait si je ne deviendrais pas une brigande ». C'est ainsi que se concluent les réflexions contenues dans *Clelia*, un « roman historico-politique » écrit durant sa retraite sur l'île de Caprera. Dans l'optique de Garibaldi, demeuré fidèle aux interprétations les plus radicales du discours risogimental, les brigands sont une « classe » qui, dans l'histoire, ont accueilli « le voleur » par miséricorde, le « tueur » par vengeance, ayant en commun le refus « d'accepter les humiliations ». La vie dans les bois a donc été une fuite devant les « oppresseurs » et, à Rome en particulier, devant « le gouvernement des prêtres », au point que les brigands libertins et patriotes ne sont pas rares. De telles réflexions, note avec provocation Garibaldi, doivent être étendues à la période suivant l'Unité. Si on excepte les « monstres » et les « hyènes » à la solde des Bourbons ou du pape, il est vrai que « quelques Italiens », certes « inspirés par de faux principes », ont lutté pendant des années contre l'armée, les carabinieri et les gardes nationaux. « Je me gonfle souvent d'orgueil », poursuit-il, à l'idée que les brigands, « éduqués à l'amour de la patrie » auraient constitué une « barrière infranchissable contre toute invasion étrangère », car ils savent parfaitement comment « l'on combat à un contre vingt-cinq ». Des hommes

de cette trempe, rompus à la guerre par bandes, mêlent la « nature courageuse du lion » à l'« honnête indépendance » et méritent donc « sympathie et admiration ». Si la « plante brigande » s'est transformée en instrument de la « réaction calotine », la responsabilité est à rechercher du côté des « gouvernants », qui constituent la cible de Garibaldi pour avoir choisi la voie de la répression sanguinaire et non celle de l'« instruction du peuple »⁸⁶.

- 40 Cependant, pour Angelo De Gubernatis, orientaliste et anarchiste bakouninien, les thèses exposées dans *Clelia* sont « scélérates » et « paradoxales » et devraient conduire à « livrer le livre aux flammes ». Il se demande si le « plus populaire des citoyens italiens » n'est pas devenu un vieillard plein de rancœur ayant pour but de « pervertir la jeunesse » en magnifiant « les ennemis de la patrie »⁸⁷. Les thèses de Garibaldi ne doivent toutefois pas sembler étrangères à une partie de l'option publique qui a eu le temps de s'habituer à l'image du bandit au grand cœur. Cette lecture, qui permet d'adapter la dichotomie oppresseur/opprimé à l'actualité, se situe pourtant dans une période de transition. Le dernier quart du siècle est en effet marqué par la diffusion des paradigmes de la médicalisation proposés par l'anthropologie criminelle positiviste. La période est aussi celle de l'émergence du débat sur la question méridionale, qui débute en 1875 par les célèbres *Lettere* de Pasquale Villari. Il s'agit donc d'un moment où émergent des motifs nouveaux qui, sans rompre complètement avec les imaginaires qui avaient cours pendant le Risorgimento, sont fortement déterminés par les critères de matrice biologiques et scientistes de Cesare Lombroso. Ce dernier, après avoir participé à la guerre contre le brigandage, publie en 1876 la première édition de *L'Homme criminel* où il expose la théorie de l'atavisme criminel. D'autre part, les inégalités internes du jeune État unifié et la collaboration heurtée des réalités sociales de la péninsule conduisent à l'émergence d'analyses socio-économiques qui reposent sur le couple arriération/développement. Les brigands poétiques, au crépuscule, apparaissent alors de plus en plus comme l'héritage dépassé des États pontificaux et des Bourbons. Ils semblent une survivance anachronique alors qu'émergent de nouvelles formes de criminalité organisée qui s'exprime sous la forme de la *mafia* ou de la *camorra*.
- 41 Tous ces éléments contribuent ainsi au retour d'un discours folkloriste et d'une mémoire historique qui exalte des rebelles primitifs, dans une coloration à la Robin des Bois qui en assure, aujourd'hui encore, le succès. L'opposition mythique entre la violence héroïque des « criminels ataviques » et la bassesse des « criminels modernes » alimente les débats sur les dynamiques sociopolitiques à l'origine de la crise de la fin du siècle. Les « anciennes façons de lutter sont en train de s'éteindre et il en naît de nouvelles », remarquent les tenants de la nouvelle psychologie sociale. Les « crimes de la société bourgeoise et bancaire » apparaissent comme « une transformation du brigandage »⁸⁸. Pareilles observations se multiplient au moment du scandale de la Banca romana, un traumatisme collectif qui, dans les années 1890, dévoile les pratiques généralisées de corruption des milieux financiers et gouvernementaux. Le premier grand scandale de l'Italie unifiée est alors raconté par les journaux et les romans à succès, ce qui donne un coup fatal au discours épique du Risorgimento. Les socialistes et les anarchistes essayent alors de transformer en poussée révolutionnaire cette vision désenchantée⁸⁹. Il n'est alors pas étonnant qu'à l'opposé de l'immoralité des salons de la bourgeoisie romaine, émerge la figure d'un nouveau Robin des Bois à l'italienne, le fugitif Domenico Tiburzi. La presse anticléricale et opposée à Francesco Crispi propose de manière provocatrice qu'il devienne candidat au Parlement, jouant de l'image du bandit social champion de l'honnêteté. Cela montre que les mythologies ont la vie dure

et se dotent de nouvelles significations. Dans les dernières pages des *Confessions d'un Italien*, le garibaldien Nievo porte, lui aussi, un regard désabusé sur certaines de ses idoles de jeunesse : à la maturité de Carlino, il oppose la représentation teintée d'ironie d'un Spaccafumo devenu vieux et ivrogne, vivant d'expédients tout en célébrant les temps anciens et ses exploits passés.

NOTES

1. Sur le terme et ses implications, voir Carlotta Sorba, « Risorgimento », dans Dominique Kalifa (dir.), *Les Noms d'époque. De « Restauration » à « Années de plomb »*, Paris, Gallimard, 2020, p. 55-76. L'article s'inscrit dans le projet de recherche PRIN « Il brigantaggio rivisitato. Narrazioni, pratiche e usi politici nella storia dell'Italia moderna e contemporanea » (PRIN 2017WLPTRL).
2. Ces travaux se sont développés à la suite de Alberto Mario Banti, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Turin, Einaudi, 2000 et Alberto Mario Banti, Paul Ginsborg (dir.), *Storia d'Italia*, vol. 22, *Il Risorgimento*, Turin, Einaudi, 2007. Sur la rencontre entre histoire culturelle et histoire du Risorgimento, voir Alessio Petrizzo, « Storia culturale, storia del Risorgimento: una riflessione », *Passato e Presente*, 115-1, 2022, p. 39-53.
3. Gian Luca Fruci, Alessio Petrizzo, « Visualità e grande trasformazione mediatica nel lungo Ottocento », dans Vinzia Fiorino, Gian Luca Fruci, Alessio Petrizzo (dir.), *Il lungo Ottocento e le sue immagini. Politica, media, spettacolo*, Pise, ETS, 2013, p. 5-19 et Enrico Francia, Carlotta Sorba (dir.), *Political Objects in the Age of Revolutions. Material Culture, National Identities, Political Practices*, Rome, Viella, 2021.
4. Voir par exemple Lucy Riall, *Garibaldi. L'invenzione di un eroe*, Rome-Bari, Laterza, 2007 ; Sandro Morachioli, *L'Italia alla rovescia. Ricerche sulla caricatura giornalistica tra il 1848 e l'Unità*, Pise, Edizioni della Normale, 2013 ; Carlotta Sorba, *Il melodramma della nazione. Politica e sentimenti nell'età del Risorgimento*, Rome-Bari, Laterza, 2015 ; Gian Luca Fruci et Alessio Petrizzo, « Culture visuali e forme di politicizzazione nel lungo '800 europeo », *Passato e presente*, 100, 2017, p. 25-54 ; Ignazio Veca, *Il mito di Pio IX. Storia di un papa liberale e nazionale*, Rome, Viella, 2018 ; Enrico Francia, *Oggetti risorgimentali. Una storia materiale della politica nel primo Ottocento*, Rome, Carocci, 2021.
5. Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014.
6. Dario Melossi, « Changing Representations of the Criminal », *British Journal of Criminology*, 40, 2000, p. 296-320 ; Mary Gibson, *Nati per il crimine. Cesare Lombroso e le origini della criminologia biologica*, Milan, Bruno Mondadori, 2004 ; Silvano Montaldo, *Donne delinquenti. Il genere e la nascita della criminologia*, Rome, Carocci, 2019.
7. Marie-Christine Leps, *Apprehending the Criminal. The Production of Deviance in Nineteenth-Century Discourse*, Durham-Londres, Duke University, 1992 ; Gregg Barak (dir.), *Media, Process, and the Social Construction of Crime*, New-York-Londres, Garland, 1994 ; Dominique Kalifa, *Crime et culture au XIX^e siècle*, Paris, Perrin, 2005 ; André Rauch, Myriam Tsikounas (dir.), *L'Historien, le juge et l'assassin*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012 ; Francesco Benigno, *La mala setta. Alle origini di mafia e camorra. 1859-1878*, Turin, Einaudi, 2015 ; Anne-Emmanuelle Demartini, *Violette Nozière, la fleur du mal. Une histoire des années trente*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2017.

8. C'est par exemple le cas du projet PRIN « Il brigantaggio rivisitato. Narrazioni, pratiche e usi politici nella storia dell'Italia moderna e contemporanea », porté par les universités de Salerne, Bari, Pise, Catane et Teramo, coordonné par Carmine Pinto.
9. Emilio Gin, Silvia Sonetti (dir.), *Re e briganti. Monarchia borbonica, controrivoluzione e brigantaggio politico nel Mezzogiorno d'Italia*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2021 ; Alessandro Bonvini (dir.), « Men in arms ». *Insorgenza e contro-insorgenza nel mondo moderno*, Bologne, Il Mulino, 2022 ; Alessandro Capone (dir.), *La prima guerra italiana. Politiche e pratiche della lotta al brigantaggio nel Mezzogiorno*, Rome, Viella, 2022.
10. Annastella Carrino, Gian Luca Fruci (dir.), « Briganti: narrazioni e saperi », dossier de *Meridiana. Rivista di storia e scienze sociali*, 99, 2020 et Giulio Tatasciore (dir.), *Lo spettacolo del brigantaggio. Cultura visuale e circuiti mediatici fra Sette e Ottocento*, Rome, Viella, 2022.
11. Maddalena Carli, Nadia Pugliese, « Artificial Man. Cesare Lombroso and the Construction of the Physical Traits of Atavism », *Contemporanea*, XXVI-3, 2021, p. 537-552 ; Maddalena Carli, Alessio Petrizzo, « Abeilles, fourmis et brigandes. Une histoire naturelle de la déviance chez Lombroso », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 55, 2022, p. 113-139.
12. Je me permets de renvoyer également à Giulio Tatasciore, « L'invenzione di un'icona borbonica: il brigante come patriota napoletano? », *Meridiana. Rivista di storia e scienze sociali*, 95, 2019, p. 169-194. En français, voir aussi *id.*, « Crimes pittoresques. La construction culturelle du brigand italien dans la première moitié du XIX^e siècle », *Revue historique*, 702-2, 2022, p. 361-398.
13. Massimo Cattaneo, « Brigantaggio e patrimonio culturale. Una riflessione su alcune recenti tendenze museali e turistiche », *Il capitale culturale*, 8, 2013, p. 159-173.
14. Maria Pia Casalena (dir.), *Anti-Risorgimento. Appropriazioni, critiche, delegittimazioni*, Bologne, Pendragon, 2013 ; Silvano Montaldo (dir.), *La risacca neoborbonica*, dossier de *Passato e presente*, 105, 2018 ; Francesco Benigno et Carmine Pinto (dir.), *Borbonismo*, dossier de *Meridiana. Rivista di storia e scienze sociali*, 95, 2019. Sur les racines historiques du Bourbonisme, voir également Simon Sarlin, *Le Légitimisme en armes. Histoire d'une mobilisation internationale contre l'unité italienne*, Rome, École Française de Rome, 2013.
15. Voir par exemple Eugenio Di Rienzo, *Il brigantaggio post-unitario come problema storiografico*, Naples, D'Amico editore, 2020 et Marco Vigna, *Brigantaggio italiano. Considerazioni e studi nell'Italia unita*, Novare, Interlinea, 2020.
16. Salvatore Lupo, « Il "grande brigantaggio". Interpretazione e memoria di una guerra civile », dans Walter Barberis (dir.), *Storia d'Italia*, vol. 18, *Guerra e pace*, Turin, Einaudi, 2002, p. 463-502 ; Marco Meriggi, « Dopo l'Unità. Forme e ambivalenze del legittimismo borbonico », *Passato e presente*, 83, 2011, p. 37-56 ; Carmine Pinto, « Tempo di guerra. Conflitti, patriottismi e comunità politiche opposte nel Mezzogiorno d'Italia (1859-1866) », *Meridiana. Rivista di storia e scienze sociali*, 76, 2013, p. 57-84.
17. Dans une perspective plus générale et sur la portée européenne du phénomène, je me permets de renvoyer à Giulio Tatasciore, *Briganti d'Italia. Storia di un immaginario romantico*, Rome, Viella, 2022.
18. Sur ces questions, il est utile de partir du récent livre d'Arianna Arisi Rota, *Risorgimento. Un viaggio politico e sentimentale*, Bologne, Il Mulino, 2019.
19. La référence fondamentale sur ces questions est Carmine Pinto, *La guerra per il Mezzogiorno. Italiani, borbonici e briganti*, Rome-Bari, Laterza, 2019. Sur les débats historiographiques et la mémoire de ces événements, voir : Antonio De Francesco, « Brigandage méridional ou révolte politique ? Les lectures culturelles des élites politiques italiennes dans les années 1860 », dans Jean-Clément Martin (dir.), *La Contre-Révolution en Europe, XVIII^e-XIX^e siècles. Réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques*, Rennes, PUR, 2001, p. 269-277 ; *id.*, « Des "brigands" aux "partisans". Entre oblitération et exaltation récente, le parcours mouvementé de la mémoire du "Grand Brigandage" en Italie des années 1860 à nos jours », dans Valérie Toureille (dir.), *Lendemain de guerre*, Bruxelles, Peter Lang, 2010, p. 99-110.

20. Valérie Sottocasa, *Les Brigands et la Révolution. Violences politiques et criminalité dans le Midi (1789-1802)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2016 et Lises Andries, *Bandits, pirates et hors-la loi au temps des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2021.
21. Alberto Mario Banti, *Wonderland. La cultura di massa da Walt Disney ai Pink Floyd*, Roma-Bari, Laterza, 2017. Voir aussi Graham Seal, *Outlaw Heroes in Myth and History*, Londres-New York, Anthem Press, 2011.
22. Giuseppe Ricciardi, *Memorie autografe di un ribelle*, Paris, Stassin et Xavier, 1857, p. 1.
23. Voir Pierre Frantz, « Le crime devant le tribunal du théâtre. *Les Brigands* de Schiller et leur fortune sur la scène française », *Littératures classiques*, 67, 2008, p. 219-230 et Philippe Bourdin, « Le brigand caché derrière les tréteaux de la révolution. Traductions et trahisons d'auteurs », *Annales historiques de la Révolution française*, 364, 2011, p. 78-84.
24. Aurelio Bianchi-Giovini, « Prefazione del traduttore », dans *I masnadieri. Drame di Federico Schiller. Prima versione italiana*, Capolago, Tipografia Elvetica, 1832, p. 5-11. Sur la réception de Schiller et des *Brigands* en Italie, voir Rita Unfer Lukoschik, *Friedrich Schiller in Italien (1785-1861). Eine quellengeschichtliche Studie*, Berlin, Duncker & Humblot, 2004.
25. Arianna Arisi Rota, *I piccoli cospiratori. Politica ed emozioni nei primi mazziniani*, Bologna, Il Mulino, 2010.
26. « XXVI, Lettre de Silvio Pellico à son frère Luigi, Milan, 11 décembre 1815 », dans Ilario Rinieri (dir.), *Della vita e delle opere di Silvio Pellico da lettere e documenti inediti*, vol. 1, Turin, R. Streglio, 1898, p. 144-145.
27. Giovanni Ruffini, *Lorenzo Benoni. Scene della vita di un italiano*, Oneglia, G.B. Tasso, 1854, p. 180-181.
28. Voir Erminia Irace e Gabriele Pedullà, *Walter Scott in Italia e il romanzo storico*, dans Sergio Luzzatto, Gabriele Pedullà (dir.), *Atlante della letteratura italiana*, vol. 3, Turin, Einaudi, 2012, p. 47-50 et, sur l'importance d'Ivanohé, Michela Mancini, *Immaginando Ivanhoe. Romanzi illustrati, balli e opere teatrali dell'Ottocento italiano*, Milan, Bruno Mondadori, 2007.
29. Dirk Vanden Berghe, *Enfasi e teatralità. La Battaglia di Benevento di Guerrazzi*, dans Stefano Verdino (dir.), *Best-seller dimenticati. L'Ottocento italiano*, Novare, Interlinea, 2020, p. 37-46. Voir aussi Gabriele Pedullà (dir.), *Racconti del Risorgimento*, Milan, Garzanti, 2021.
30. Eliseo Garbari, *Manfredi re, o La battaglia di Benevento. Tragedia in cinque atti*, Milan, F. Sanvito, 1857, p. 8.
31. « Intorno al libro *La battaglia di Benevento* di F. D. Guerrazzi (1828) », dans *Scritti editi ed inediti di Giuseppe Mazzini, I (Letteratura, I)*, Imola, Galeati, 1906, p. 75.
32. Sur ces questions, voir Maurizio Isabella, *Risorgimento in esilio. L'internazionale liberale e l'età delle rivoluzioni*, Rome-Bari, Laterza, 2011, p. 249-283.
33. Agamennone Zappoli, *Salvator Rosa. Drame in quattro atti*, Florence, T. Birindelli, 1845, p. 5.
34. Cesare Cantù, *I poeti e gli artisti nella famiglia e nella società*, VI, *Salvator Rosa-Tommaso Grossi*, Milan, Spettatore industriale, 1844, p. 15.
35. Yvon Le Scanff, *Le Paysage romantique et l'expérience du sublime*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2007.
36. Antonio Francesco Falconetti, *Cosimo e Lavinia, o la caduta della Repubblica Veneta. Romanzo storico del XVIII secolo*, Florence, Batelli e figli, 1830, p. 234-235.
37. Massimo D'Azeglio, *Ettore Fieramosca o La disfida di Barletta*, Milan, V. Ferrario, 1830, p. 190.
38. *Il Fanfulla. Giornale letterario scientifico artistico*, a. II, 15, 30 mai 1847, p. 57-58.
39. Sur ce point, voir Carlotta Sorba, *Il melodramma della nazione...*, op. cit.
40. Natale Casartelli, Cipriano Pontoglio, *Lamberto Malatesta. Melodramma in tre atti*, Pavie, Tipografia dei fratelli Fusi, 1857, p. 5.
41. Giuseppe Rovani, *Lamberto Malatesta. Capitoli XIV*, vol. 2, Milan, V. Ferrario, 1843, p. 147-162.
42. *Masnadieri* est le terme traditionnel qui désignait ceux qui appartenaient aux *masnade* (les bandes), avant que l'usage de *briganti* et de *banditi* ne se diffuse avec la présence française

pendant la période napoléonienne. Les trois mots coexistent au XIX^e siècle et sont de fait synonymes, même si le premier est de moins en moins employé.

43. Le roman est plusieurs fois édité par Borroni et Scotti (1845, 1853) puis par Ferrario (1877). En 1891, il apparaît encore dans le catalogue de Guigoni, un éditeur connu pour ses collections populaires comme *Biblioteca delle famiglie*, la *Biblioteca illustrata dei viaggi* ou les *Racconti storici e morali*. Sur la circulation du sujet dans le théâtre et la presse illustrée, voir Giovanni Giannini, *La poesia popolare a stampa nel secolo XIX*, Udine, Istituto delle Edizioni Accademiche, 1938, p. 333-334.

44. Francesco Viganò, *Il brigante di Marengo, o sia Mayno della Spinetta. Leggenda popolare*, 2 vol., Milan, Borroni e Scotti, 1845, p. 276-277.

45. Nicolas Cadet, *Honneur et violences de guerre au temps de Napoléon : la campagne de Calabre*, Paris, Vendémiaire, 2015.

46. Carlo Promis, « Avvertenza degli editori », dans Pietro Colletta, *Storia della campagna d'Italia del 1815. Opera postuma*, Turin, Gianini e Fiore, 1847, p. 1-11, citation p. 7.

47. Michel Palmieri di Micciché, *Mœurs de la cour et des peuples des Deux-Siciles*, Paris, A. Levavasseur et Cie, 1837, p. 313-314.

48. Giovanni La Cecilia, « I fratelli Capozzoli Domenico, Patrizio e Donato (1828-1829) », dans *Panteon dei martiri della libertà italiana. Opera compilata da varii letterati, pubblicata per cura di una società di emigrati italiani, Gabriele D'amato editore*, 2 vol., Turin, Stabilimento Tipografico Fontana, 1851, p. 341.

49. « Della guerra d'insurrezione conveniente all'Italia (1833) », dans *Scritti editi ed inediti di Giuseppe Mazzini, III (Politica, II)*, Imola, Galeati, 1907, p. 197-241.

50. Voir Lauro Rossi, *Ideale nazionale e democrazia in Italia. Da Foscolo a Garibaldi*, Rome, Gangemi, 2013, p. 271-280.

51. Carlo Angelo Bianco di Saint-Jorioz, *Della guerra nazionale d'insurrezione per bande, applicata all'Italia*, Marseille, 1830, p. 15-18.

52. Sur cette question, voir Franco Della Peruta, « La guerra di liberazione spagnola e la storia della guerra per bande nel Risorgimento », *Il Risorgimento*, XL, 1988, p. 143-160 et Francesco Benigno, *Terrone e terrorismo. Saggio storico sulla violenza politica*, Turin, Einaudi, 2018, p. 40-46.

53. Carlo Pisacane, « Esempi all'Italia. II », *Italia e popolo*, VI-270, 29 septembre 1856, p. 1055-1056, citation p. 1056.

54. Felice Scifoni, *Dizionario biografico universale*, 5 vol., Florence, D. Passigli, 1842, ad vocem.

55. Carlo Arduini, « Le bande dei Sanfedisti nello Stato pontificio », *L'Italia del popolo*, Lausanne, Società editrice L'Unione, 1850, t. II, p. 187-196.

56. Viviana Mellone, « Verso la rivoluzione. Identità politiche, appartenenze sociali e influenze culturali del gruppo radicale calabrese (1830-1847) », *Mediterranea. Ricerche storiche*, 35, 2015, p. 559-584. Sur le plan littéraire, voir Sebastiano Martelli, *Letteratura contaminata. Storie parole immagini tra Ottocento e Novecento*, Salerne, P. Laveglia editore, 1994.

57. Vincenzo Padula, « Antonello capobrigante calabrese », dans *Prose giornalistiche precedute da una farsetta e da un dramma*, Naples, P. Androsio, 1878, acte I, scène 6, p. 58. Le drame date de 1850 mais est publié en 1864 dans la revue *Il Bruzio*. Il s'inscrit alors dans le débat sur le brigandage qui suit l'unification. Sur l'activité de journaliste de Padula et pour une bibliographie à jour, voir Giuseppe Ferraro, *Vincenzo Padula e i briganti. Storiografia e discorso pubblico*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2021.

58. Carlotta Sorba, « Brigands et bandits dans les opéras de Giuseppe Verdi et dans l'Italie du Risorgimento », dans Mariella Pandolfi, Laurence McFalls (dir.), *Création, dissonance, violence. La musique et le politique*, Montréal, Boréal, 2018, p. 285-330.

59. Benedetto Musolino, *La rivoluzione del 1848 nelle Calabrie. Opera inedita di Benedetto Musolino preceduta da pochi cenni storici sulla sua vita pubblicati dall'avv. Saverio Musolino*, Naples, F. Di Gennaro & A. Morano, 1903, p. 67.

60. Ferdinando Petruccelli della Gattina, *La rivoluzione di Napoli nel 1848*, Milan-Rome-Naples, Società Editrice Dante Alighieri, 1912, p. 157-158.
61. « Storia dell'assassinio di Pellegrino Rossi tratta dai processi. 2. Continuazione della cospirazione », *La Civiltà cattolica*, a. V, seconda serie, vol. VIII, 1854, p. 139. Sur cette question, voir Gian Luca Fruci, « La bonne et la mauvaise République. Regards croisés entre Paris, Rome et Venise en 1849 », dans Laurent Reverso (dir.), *Constitutions, Républiques, Mémoires. 1849 entre Rome et la France*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 291-310.
62. *Lettere edite ed inedite di Felice Orsini, Giuseppe Mazzini, Giuseppe Garibaldi e Francesco Domenico Guerrazzi intorno alle cose d'Italia*, vol. 2, Milan, F. Sanvito, 1861, p. 72-73.
63. À propos de la construction et des inflexions du mythe garibaldien, voir Lucy Riall, *Garibaldi...*, op. cit.
64. Egidio Ruggeri, *Della ritirata di Garibaldi da Roma*, Gênes, Moretti, 1850, p. 17.
65. Clemente M. Gagliardi, *La monarchia trionfatrice della rivolta nell'anno 1848 nella Calabria, Sicilia, ed altrove*, Cosenza, G. Migliaccio, 1853, p. 40.
66. John Dickie, « Antonio Bresciani and the sects: conspiracy myths in an intransigent Catholic response to the Risorgimento », *Modern Italy*, 22-1, 2017, p. 19-34.
67. Antonio Bresciani, « Lionello-L'ultimo delitto », *La Civiltà cattolica*, a. III, vol. X, 1852, p. 645.
68. *Il capo della banda sotto il nome del Passatore agli Italiani e Istruzioni alla gioventù*, Rimini, 1851, p. 9-10.
69. Daniele Angelini, Dino Mengozzi, *Una società violenta. Morte pubblica e brigantaggio nell'Italia moderna e contemporanea*, Manduria, Lacaita, 1996.
70. *L'Italiano-Gazzetta del popolo*, a. IV, n° 129, 2 juin 1851.
71. Biagio Miraglia, *Storia della rivoluzione romana*, Gênes, Stabilimento Ponthesier, 1850, p. 249.
72. Francesco Benigno, *La mala setta...*, op. cit.
73. Luigi Settembrini, *Protesta del popolo delle Due Sicilie*, 1847, p. 31-32.
74. Sur ce thème, voir Mary Gibson, *Italian Prisons in the Age of Positivism. 1861-1914*, Londres, Bloomsbury, 2019.
75. Luigi Settembrini, *Ricordanze della mia vita*, 2 vol., Naples, Morano, 1924, p. 262-287.
76. Giovanni La Cecilia, *Storie segrete delle famiglie reali, o Misteri della vita intima dei Borboni di Francia, di Spagna, di Parma, di Napoli, e della famiglia Asburgo-Lorena d'Autria e di Toscana*, vol. 2, Gênes, s.e., 1859, p. 1019.
77. Antonio Vesi, *L'educatore ed il narratore storico italiano*, vol. 2, Florence, Soliani e Torelli, 1851, p. 117-118.
78. Filippo De Boni, *Il papa Pio IX*, Capolago, Tipografia Elvetica, 1849, p. 104-106.
79. Felice Orsini, *Memoirs and Adventures of Felice Orsini, Written by Himself, Containing Unpublished State Papers of the Roman Court*, Édimbourg-Londres, Constable and Company-Hamilton, Adams, and Co., 1857, p. 90.
80. Nicomede Bianchi, *Storia documentata della diplomazia europea in Italia dall'anno 1814 all'anno 1861*, vol. VII: *Anni 1851-1858*, Naples-Turin, L'Unione tipografico-editrice, 1870, p. 267-268.
81. Giacomo Margotti, *Le vittorie della Chiesa nel primo decennio del pontificato di Pio Nono*, Turin, P. De Agostini, 1857, p. 386-396.
82. Nicholas Wiseman, *Recollections of the last four Popes, and of Rome in their times*, Londres, Hurst and Blackett, 1858, p. 182-194.
83. Alessandro Gavazzi, *My recollections of the last four Popes, and of Rome in their times. An answer to Dr. Wiseman*, Londres, Partridge and Co., 1858, p. 62-78.
84. Je renvoie encore à Carmine Pinto, *La guerra per il Mezzogiorno...*, op. cit.
85. Giuseppe Colucci, *Delle condizioni morali, economiche ed amministrative della provincia di Terra di Lavoro. Discorso pronunziato al Consiglio generale della provincia*, Caserte, Nobile, 1868, p. 10.
86. Giuseppe Garibaldi, *Clelia, ovvero Il governo del monaco (Roma nel secolo XIX)*. Romanzo storico-politico, Milan, Fratelli Rechiedei, 1870, p. 118-119 et 377-378.

87. Angelo De Gubernatis, « I romanzi di Giuseppe Garibaldi », *La rivista europea*, I/II, avril 1870, p. 326-336. On peut rappeler que dans la théorie de Bakounine (si l'on pense par exemple à *Étatisme et anarchie*), le brigandage paysan est idéalisé et vu comme un puissant ferment révolutionnaire. Sur la question du terrorisme, voir Francesco Benigno, *Terrore e terrorismo...*, *op. cit.*

88. Scipio Sighele, « La delinquenza settaria », *Archivio di psichiatria, scienze penali ed antropologia criminale per servire allo studio dell'uomo alienato e delinquente*, XVI, 1895, p. 384-403.

89. Clotilde Bertoni, *Romanzo di uno scandalo. La Banca Romana fra finzione e realtà*, Bologne, Il Mulino, 2018.

RÉSUMÉS

L'article, consacré aux représentations des brigands du sud de l'Italie et à leurs relations avec le discours national-patriotique du Risorgimento, vise à montrer que le brigand constitue une figure permanente mais changeante de l'imaginaire politique des patriotes. Pendant le Risorgimento, le brigand, notamment ses franges les plus proches du mouvement révolutionnaire et démocratique, a en effet constitué une figure de la lutte contre l'étranger et un héros proche du peuple. De nos jours, dans les musées et le discours à destination des touristes, il s'est transformé en figure de la résistance du Mezzogiorno contre les effets de l'unification nationale. La figure du brigand, perméable aux idéologies, évolue donc selon les époques et montre une grande plasticité.

This article looks at representations of brigands in southern Italy and their relationship to the national-patriotic discourse of the Risorgimento, showing that the brigand is a permanent but changing figure in the political imagination of patriots. The question is a long-term one. In the culture of the Risorgimento, particularly in the fringes closest to the revolutionary and democratic movement, the brigand was a figure of the struggle against foreigners and a heroic figure close to the people. Today, he has been transformed in museums and in a certain tourist discourse into a figure of resistance in the Mezzogiorno against the effects of national unification. The figure of the brigand thus evolves according to the media and the times, demonstrating great plasticity because it is permeable to ideologies. This article focuses on a specific moment: the figure of the brigand at the time of the Risorgimento.

INDEX

Mots-clés : Italie, bandits, brigandage, Risorgimento, Mezzogiorno

Keywords : Italy, bandits, brigandage, Risorgimento, Mezzogiorno

AUTEURS

GIULIO TATASCIORE

Giulio Tatasciore est actuellement chercheur post-doctorant en histoire moderne à l'École normale supérieure de Pise. Il a publié récemment *Briganti d'Italia. Storia di un immaginario romantico* (Rome, Viella, 2022). giulio.tatasciore@sns.it